

THÉÂTRE

Theodor Cristian Popescu revient sur la scène du Prospero

Page E 3



CINÉMA

Le Survenant ou l'ouverture à l'autre

Page E 7

LE DEVOIR



CULTURE

MUSIQUE

L'heure du loup

DAVID CANTIN

Bien qu'ils aient la lourde tâche d'ouvrir pour le retour au bercail des très populaires The Arcade Fire, les Montréalais de Wolf Parade risquent d'en surprendre plusieurs ce soir, dimanche et lundi dans un Théâtre Corona plein à craquer. Avec deux sorties à prévoir sur le label américain Sub Pop au cours des prochains mois, Dan Boeckner et ses trois complices se préparent tranquillement pour une rentrée qui s'annonce des plus fructueuses.

Entre deux séances d'enregistrement à l'Hotel 2 Tango en compagnie d'Howard Billerman, on discutait la semaine dernière avec le chanteur et guitariste de Wolf Parade au sujet de l'avenir de la jeune formation. Avec tout le brouhaha qui circule depuis quelque temps à propos de la scène rock locale, on peut déjà prévoir que ce groupe de pop frénétique et exaltante suivra les traces de la sensation indépendante de l'heure: The Arcade Fire. Pour Dan Boeckner (originaire de Victoria en Colombie-Britannique), il reste toutefois bien des choses à accomplir avant d'atteindre le succès escompté. «Depuis l'automne dernier, ça n'arrête tout simplement pas. Il y a eu la tournée aux États-Unis avec Modest Mouse, en plus du travail en studio avec Isaac [tête dirigeante de Modest Mouse], à Portland, qui a vraiment été ardu en un sens. Bien sûr qu'il a de la pression avec les récents articles dans le Spin et le Time, mais l'important reste de se concentrer sur la musique.»

Une urgence moins maladroite

Avec deux EP autoproduits à leur actif, Wolf Parade suscite beaucoup d'intérêt depuis plus d'un an. L'histoire commence lorsque Dan Boeckner décide d'emménager à Montréal en 2002 pour reprendre là où son ancienne formation, Atlas Strategic, avait baissé les bras, en compagnie de Spencer Krug et quelques autres musiciens. Comme le souligne l'ancien membre d'Arcade Fire, «je crois qu'une forme d'énergie plutôt malsaine a empêché Atlas Strategic de trouver son équilibre. Avec Wolf Parade, j'ai l'impression que l'urgence derrière les pièces est beaucoup moins maladroite. Il suffit maintenant de bâtir sur les fondations des deux EP». À l'écoute de cette musique pop aussi farouche-ment charnelle que palpitante, beaucoup de labels tenteront de signer Wolf Parade. Finalement, c'est l'imposante étiquette Sub Pop de Seattle qui réussira à amadouer Boeckner et ses comparses. «Les gens ont beaucoup insisté sur le fait qu'on signe avec Sub Pop [plutôt qu'avec un label de Montréal], mais il y avait déjà une entente à l'époque d'Atlas Strategic.

VOIR PAGE 2 : LOUP

100 danses pour tous



Duos pour corps et instruments. Interprètes: AnneBruce Falconer et Sophie Corriveau.

Après quatre années de silence, la 14^e Journée internationale de la danse fera du bruit un peu partout dans la métropole



NICOLAS RUEL

Eternam, de la Compagnie Danse Carpe Diem. Chorégraphe : Emmanuel Jouthe.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Le milieu de la danse a beau avoir pâti de la fermeture successive du Festival international de nouvelle danse (FIND) et de la Fondation Jean-Pierre Perreault (FJPP), et attendre maintenant les résultats d'études sur ses rouages, il sait sur quel pied danser. En témoignage l'étonnante programmation de la 14^e Journée internationale de la danse — conçue et réalisée de manière bénévole en grande partie.

Une quarantaine d'activités battent leur plein les 29 et 30 avril dans la métropole. Sherbrooke propose un spectacle-famille et des extraits de danse sur vidéo tout le week-end. La table danse du Conseil de la culture à Québec en rajoute avec pas moins de vingt-cinq activités gratuites le dimanche 1^{er} mai.

«Les événements des derniers mois ont suscité un regain de mobilisation», a lancé, en conférence de presse il y a dix jours, la présidente du Regroupement québécois de la danse (RQD) et première danseuse des Grands Ballets canadiens, Anick Bissonnette, qui parraine la manifestation. Elle évoquait bien sûr la mort des institutions mentionnées plus haut, mais aussi la fièvre revendicatrice des Joe de la tournée déficitaire de la FJPP. Rarement avait-on vu ce milieu s'afficher publiquement avec autant d'insistance.

Sans vitrine festivalière pour exposer leur travail au monde, privés du lieu magnifique de l'Espace chorégraphique (où logeait la

FJPP) qui desservait une communauté artistique en mal d'équipement, les artistes montréalais font malgré tout des pieds et des mains pour la fête annuelle de leur art. Ils conviennent le public dans leurs studios le 29 avril et sur le boulevard Saint-Laurent le 30. «Il faut que les gens sachent que c'est un milieu dynamique», souligne en conférence de presse la directrice du RQD, Lorraine Hébert.

Après une assistance record à son assemblée générale (110 personnes présentes) de décembre dernier, l'organisme, qui représente quelque 450 artistes et professionnels du milieu, a compris que cette Journée internationale ne pouvait passer de nouveau sous silence, malgré l'absence de financement, comme c'était le cas depuis quatre ans. Trop de rancœur cumulée et, surtout, trop de danse à offrir comme des bouquets de vie condensée...

Les activités

D'où le thème choisi, «Pas de danse, pas de vie», qui, dans un jeu d'homonymes, rappelle combien cette activité est essentielle à l'existence. «C'est une journée de fête pour faire valoir la réalité incontournable de la danse comme mode d'expression quotidien du corps», estime le jeune chorégraphe Emmanuel Jouthe, qui pilote deux activités dans ce cadre. On s'est surtout concentré sur des situations critiques et malheureuses dernièrement, mais il y a eu beaucoup de bons coups», ajoute celui qui voit plutôt dans cet événement «la volonté du milieu de



Naomi Stikeman

MICHAEL SLOBODIAN

«C'est une journée de fête pour faire valoir la réalité incontournable de la danse comme mode d'expression quotidien du corps»

VOIR PAGE 2 : DANSES

Festival de théâtre des Amériques

www.fta.qc.ca

BILLETS EN VENTE DES MAINTENANT

INFO-FESTIVAL
Forfaits spectacles (514) 871-2224
Forfaits hébergement 1-866-844-2172

Articulée

ADMISSION

du 25 mai au 8 juin 2005 : 11^e édition

15 jours de découvertes et d'inédit avec des artistes, chorégraphes, d'Amérique, d'Europe et du Moyen-Orient.
Paris : Modène : Le Caire : Montréal : Bruxelles : Beyrouth : Toronto : Chiraz

Culture

LOUP

SUITE DE LA PAGE E 1

On ne tourne pas le dos à personne», affirme bien haut l'homme derrière des pièces aussi magnifiques que *It's a Curse* et *Killing Armies*.

Lorsqu'on lui parle d'influences, Boeckner parle avec engouement de Captain Beefheart (l'énigmatique Don Van Vliet) et du légendaire Otis Redding comme de modèles par rapport à son propre travail d'auteur-compositeur. De plus, on se questionne pour savoir si la pop nerveuse du quatuor perdra de sa spontanéité sur l'album officiel. «Il est délicat de parler des séances d'enregistrement avec Isaac. On a beaucoup retravaillé par la suite, ici à Montréal. Disons simplement qu'on avait très peu de temps pour réaliser tout ce qu'on voulait obtenir en studio. Par ailleurs, on essaie de garder un maximum de contrôle sur notre musique. Un single sortira au cours de l'été, alors que l'album suivra en septembre. Ce sera un mélange de pièces connues et du nouveau matériel.» Comment le chanteur de Wolf Parade réagit-il devant l'engouement du public, qui ne cesse de s'étendre pour The Arcade Fire, de retour d'un long périple en Europe de même qu'aux États-Unis? «C'est vraiment extraordinaire ce qui arrive en ce moment. On a hâte d'ouvrir pour ces spectacles très attendus. On risque de jouer tellement fort que les gens n'auront pas le choix de nous écouter.» Il faudra donc arriver tôt pour ne pas manquer l'énergie électrisante de Wolf Parade sur scène.

THE ARCADE FIRE AVEC INVITÉS WOLF PARADE ET FINAL FANTASY

Au Théâtre Corona, 2490 Notre Dame O., les 23, 24 et 25 avril.

SUITE DE LA PAGE E 1

s'assumer en dehors de toute conjoncture économique et politique». Une centaine de chorégraphes, de danseurs et d'artistes de toutes les générations se croisent durant ces deux journées. Le jour J, vendredi 29 avril, c'est Danse en coulisse. Une dizaine d'écoles, de compagnies et d'artistes invitent le public à participer à des classes, à assister à des répétitions ou aux enchaînements d'une œuvre en gestation.

À l'espace Olibrius, avenue des Pins, Danse Carpe Diem veut sensibiliser les gens au processus de création, «pour qu'on nous voit dans la situation la plus vulnérable et en même temps la plus gratifiante», explique son directeur artistique Emmanuel Jouthé. La compagnie O Vertigo (Ginette Laurin) livre le fruit de son dernier laboratoire de recherche au théâtre Maisonneuve. Dans leur studio, le Carré des Lombes (Danièle Desnoyers) et Cas public (Hélène Blackburn) donnent un aperçu de leur dernière pièce. Le Studio 303 offre des classes d'initiation à la danse moderne et au bharata natyam, danse typique de l'Inde. La Cinéma-thèque présente l'excellent portrait de quatre jeunes et dynamiques chorégraphes canadiens, un film signé Philip Szporer, chroniqueur danse de l'hebdo Hour.

Le lendemain, tout le boulevard Saint-Laurent grouillera au rythme de la danse, rappelant qu'il doit son identité en grande partie au fourmillement créatif des nombreuses compagnies artistiques qui y ont leur enseigne. La danse, aussi bigarrée et riche que l'histoire de cette artère, donnera le ton et le coup d'envoi aux activités marquant le centenaire de la Main. Des commandos d'interprètes, dont certains

DANSES



ROLLINE LAPORTE

Barbe-Bleue, avec Hanako Hoshimi-Caines et Sylvain Poirier.

envahiront les commerces alors que d'autres animeront leurs vitrines. Cinq expositions de photographies, dont deux incluant les clichés réputés de Michael Slobodian, s'installent tout le week-end au Café Pi, Chez le Portugais, chez Léo, à Latitude Nord et à Subway.

Onze séquences de pas dessinées sur les trottoirs et signées par autant de chorégraphes émérites (dont Paul-André Fortier, Margie Gillis, José Navas) inviteront les passants à exécuter une petite chorégraphie. «Ça nous permet de nous inscrire dans la cité, commente Hélène Blackburn, à qui l'on doit aussi quelques pas. Il faut être artiste et citoyen actuellement. On a un grand problème de visibilité: on se développe plus vite dans le créatif que ce que la cité peut absorber.» Gallimard met la danse à l'honneur dans sa vitrine, tandis que le cinéma Parallèle d'Ex-Centris projette le splendide *Amélia* d'Édouard Lock et le court-métrage *Cantique* de Marie Chouinard.

Un grand rassemblement clôturera la manifestation le samedi à 16h au parc du Portugal, où une installation chorégraphique attirera les spectateurs-danseurs au rythme de *Dance Me to the End of Love*, de Leonard Cohen.

Un milieu en ébullition

Le moins qu'on puisse dire, c'est que ça couve dans le milieu à l'heure où se dessine à l'horizon les contours d'un futur nouveau festival. Avant de lancer l'appel d'offres, le Conseil des arts et des lettres du Québec s'affaire à compiler les résultats de deux études commandées conjointement par les trois ordres de gouvernement, selon un communiqué diffusé cette semaine. L'une tente d'évaluer les causes de la fermeture du FIND et des difficultés de financement du Festival Danse Canada, tandis que l'autre dresse un état plus général de la situation de la danse au pays. Le RQD a également dans ses cartons un portrait de la diffusion internationale de la danse qui «offrira de bonnes pistes de travail», selon les mots de sa directrice. Reste à digérer, à s'appesurer et à mettre en relief toutes ces informations...

La frénésie autour de la Journée internationale de la danse se veut en quelque sorte l'aboutissement d'une période éprouvante et l'occasion de refaire le plein pour la suite. «Ça été une année difficile pour la danse et ce n'est que le début», rapporte au *Devoir* la chorégraphe Hélène Blackburn, dont la compagnie Cas public offre une répétition de sa dernière pièce *Barbe-Bleue* — par ailleurs sélectionnée par le festival Mèli même 2006. «Il va falloir se repositionner et évoluer vite. En théâtre, avoir une vision entrepreneuriale et artistique est compatible. En danse, on est encore très romantique par rapport à ça. On revient toujours à "l'artistique d'abord". Il faut comprendre que c'est relié à des conditions économiques. Il va falloir trouver une gestion novatrice pour réaliser nos rêves.»

Le Devoir

MUSIQUE

-M- et la guitare

SYLVAIN CORMIER

Le cher Mathieu Chédid fait le prof et propose un double DVD absolument fascinant, joyeusement ludique, pédagogiquement brillant et surtout vraiment utile sur l'art d'extirper des sons harmonieux et quelques riffs rock'n'roll d'une guitare. Ouste, Nick Manoloff.

Cela s'intitule *Les Leçons de musique* et c'est exactement ce que ça annonce. Un véritable outil d'apprentissage de la guitare rock (et d'attitude rock'n'roll, au passage), une sorte de cours 101 de la six-cordes où le prof Chédid, avec tous les moyens que permet le médium DVD, ne fait pas que décortiquer et expliquer sa manière de faire, mais montre littéralement comment il fait ce qu'il fait. Une sorte de méthode Nick Manoloff version XXI^e siècle.

Que vous gratouillez de la guitare ou pas, que la velléité de gratouiller vous ait ou non un jour titillé le nerf carpien, voire que vous ayez pour seule envie de passer quelques plaisantes heures en compagnie de -M-, ce double DVD est un régal. Un régal génial. De l'idée aux menus, du concept au contenu, tout y est génialement conçu, entièrement dénué de prétention et résolument cool. Pensez jouer avec -M! Connaître tous les trucs de -M! Profiter de l'expérience d'une star du rock pour jeter les bases de sa propre carrière glorieuse! Le rêve.

Voilà comment ça se passe. Sur le premier DVD, après la démonstration de l'utilisation de la télécommande (pour rigoler...), on peut choisir d'apprendre l'une ou l'autre de cinq chansons de -M-: *La Fleur*, *Je dis aime*, *Monde virtuel*, *Ma mélodie* ou *La Corde sensible*. On clique et apparaît un menu. On a alors le choix entre un commentaire général sur la chanson et les étapes du cours proprement dit. Dans l'ordre qu'on veut, mais aussi bien y aller dans l'ordre suggéré: ça apprend mieux. On s'occupe donc d'abord de la rythmique. Cliquons. Il y a un métronome dans un coin, et trois écrans. -M- chante dans la moitié supérieure, pendant que de chaque côté de la portion inférieure on

peut suivre chaque main de -M- en gros plan, l'une grattant là où il y a le trou dans la guitare, l'autre montant où -M- place ses doigts sur le manche. On peut ensuite aller voir comment -M- joue ses chouettes petites notes quand il fait le guitariste soliste. Suivent les accords et les notes en solo telles qu'elles se marient, l'écran divisé en deux offrant -M- s'accompagnant lui-même. On peut enfin revoir tout ça au ralenti, le temps de bien assimiler, ainsi que suivre les paroles pendant qu'on joue.

S'ajoutent les conseils d'un expert, vrai prof celui-là, sur une foule d'aspects, de l'accordage à l'utilisation d'un capo. C'est plus ennuyant, mais nécessaire. Il faut bien savoir choisir l'épaisseur de son médiator!

Le second DVD n'est que bon après bon. Notons un entretien fouillé avec -M-, où celui-ci décrit les singularités de son jeu de guitare, une entrevue avec son violoncelliste Vincent Segal, un «petit boeuf entre deux prises» où -M- improvise une version acoustique de *Mama Sam* avec toute l'équipe du DVD qui chante derrière, une démonstration assez rigolote de l'utilisation des pédales d'effets, une introduction aux gammes pentatoniques les plus typiques du rock (avec élève maladroit en sus), une démonstration assez rigolote de l'utilisation des pédales d'effets (avec le même élève se transformant peu à peu en star du rock, plus l'incontournable «making of», etc. Plus de cinq heures de contenu.

Le plus beau dans tout ça, c'est que jamais rien n'est barbant. On est instantanément happé, et on est désolé quand ça finit. Rarement ai-je vu un artiste donner autant de lui-même, partager aussi démocratiquement son plaisir de jouer. On sort de l'expérience en se disant que Mathieu Chédid est vraiment un chic type et que ce double DVD, s'il n'est pas gratuit, est quand même un sacré cadeau.

LES LEÇONS DE MUSIQUE

-M- Coffret DVD de deux disques Les Films La Bohème / Polydor (Dep)

3 SOIRS SEULEMENT!



Une visite guidée de l'univers du plus célèbre patient de Freud

Loups

LECTURE-SPECTACLE

TEXTE Pierre Lefebvre
MISE EN LECTURE Alexis Martin
AVEC Daniel Brière, Jacynthe Laguë
Denis Lavalou, Anne-Marie Provencher

UNE PRODUCTION DU
NTE
Nouveau
Théâtre
Expérimental

LES 28, 29, 30 AVRIL 2005
à 20h30 A ESPACE LIBRE
1945 FULLUM MÉTRO FRONTENAC
ENTRÉE 10\$ RÉSERVATION (514) 521-4191

la Compagnie Theodor Cristian Popescu présente
en codiffusion avec Le Groupe de la Veillée

Visage de feu

de Marius von Mayenburg

traduit par: Mark Blesinger, Laurent Hublessen et Silda Melin

Avec : Amélie Bonenfant, Simon Boudreaux,
Eric Paulhus, Philippe Thibaudeau
et Cristina Toma

Mise en scène : Theodor Cristian Popescu
Costumes et accessoires : Magalie Amyot
Conception des lumières : Marc Parent
Maquillage et coiffure : Julie Vérés

Du 26 avril au 14 mai 2005
Du mardi au samedi à 20 h
Au théâtre Prospero
1371, rue Ontario Est
Billetterie: (514) 526-6582
Réseau Admission: (514) 790-1245



04
15 ANS DE RÉSERVATION

05
15 ANS DE RÉSERVATION

ESPACE GO
présente
avec la collaboration de
transat

10 actrices (...) soudées; elles sont magnifiques»

Marie-France Lambert et Micheline Bernard nous servent (...) 20 minutes étourdissantes, fabuleuses»
André Ducharme, *Désautels (R-D)*

Une pièce qui donne envie de continuer à discuter»
Johane Despins, *C'est bien meilleur le matin (R-C)*

pertinente, actuelle, brillamment mise en scène et jouée avec brio»
Dominique Lachance, *Journal de Montréal*

DU 5 AU 30 AVRIL 2005

Matinées tous les samedis à 16 h

TEXTE DE CARYL CHURCHILL
TEXTE FRANÇAIS D'ANIK SCHERRER

MISE EN SCÈNE DE MARTINE BEAULNE

Avec: MARIE-FRANCE LAMBERT, MICHELINE BERNARD ET SOPHIE CADIEUX,
ANNICK BERGERON, SHIONG-EN CHAN, GINETTE CHEVALIER, MIREILLE DEYGLUN,
EMILIE DIONNE, DOMINIQUE LEDUC ET LISE ROY

Assistance à la réalisation en scène et vidéo : Allan Roy
Dramaturge : Michel Laporte
Chorégraphe : Charles Gauthier
Costumes : Michèle Gauthier
Lumières : Guy Girard
Musique originale : Lise Leduc
Accessoires : Normand Gauthier
Maquillage : Stéphane Gauthier

avec le soutien de
BANQUE LARIBENTENSE

Théâtre ESPACE GO
1945 Fullum
Métro Frontenac
www.espacego.com

514 790 1245
1 800 361 4538
ADMISSION.COM

BILLETTERIE :
(514) 845-4890

ADMISSION

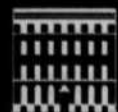
Québec

L'AGORA DE LA DANSE ET DANSE DANSE PRÉSENTENT

sarah chase

BIRD
26 AU 30 AVRIL .. 20H

CHORÉGRAPHE INTERPRÈTE... SARAH CHASE
COMPOSITEUR ET MUSICIEN... BILL BRENNAN
ÉCLAIRAGES... HANS MEIJER
NARRATION... SARAH CHASE (EXCLUSIVEMENT EN ANGLAIS)



L'AGORA DE LA DANSE

840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE 514.525.1500
Réseau Admission 514.790.1245 www.agoradance.com

Mesdames, Messieurs,
damoiselles aux cuisses fraîches
et aux tétins mollets, buveurs tres illustres
et vous là-bas dans le noir,
Verolez tres precieux
et autres stratégies de commandite,
Au commencement n'étoit le Verbe, mais le Cri.
Puis vint le Festin.

DU 3 AU 14 MAI 2005
du mardi au samedi à 20h30

RABELAIS

de PATRICK DROLET et OLIVIER KEMEID

Avec OLIVIER AUBIN, MARIE-JOSÉE BASTIEN,
PATRICK DROLET, OLIVIER KEMEID,
ALEXIS MARTIN et SIMON ROUSSEAU

à ESPACE LIBRE
1945 Fullum
MÉTRO FRONTENAC
ENTRÉE 21\$ PRÉ-VENTE 30\$ la paire
RÉSERVATIONS (514) 521-4191

une production du
NOUVEAU THÉÂTRE
EXPÉRIEMENTAL
www.nte.qc.ca

Le Devoir

Le Devoir

Culture

THÉÂTRE

À petits pas de pigeons...

Theodor Cristian Popescu monte Visage de feu de Marius von Mayenburg

Qu'est-ce qui se passe quand la cellule familiale se désintègre et que plus aucune forme d'autorité ne subsiste? Peut-on parler de liberté? Ou de laisser-faire? Surtout quand personne n'arrive plus à se parler, que la violence fait surface et que tout brûle, à l'intérieur comme à l'extérieur... Bienvenue dans le monde de Marius von Mayenburg!

MICHEL BÉLAIR

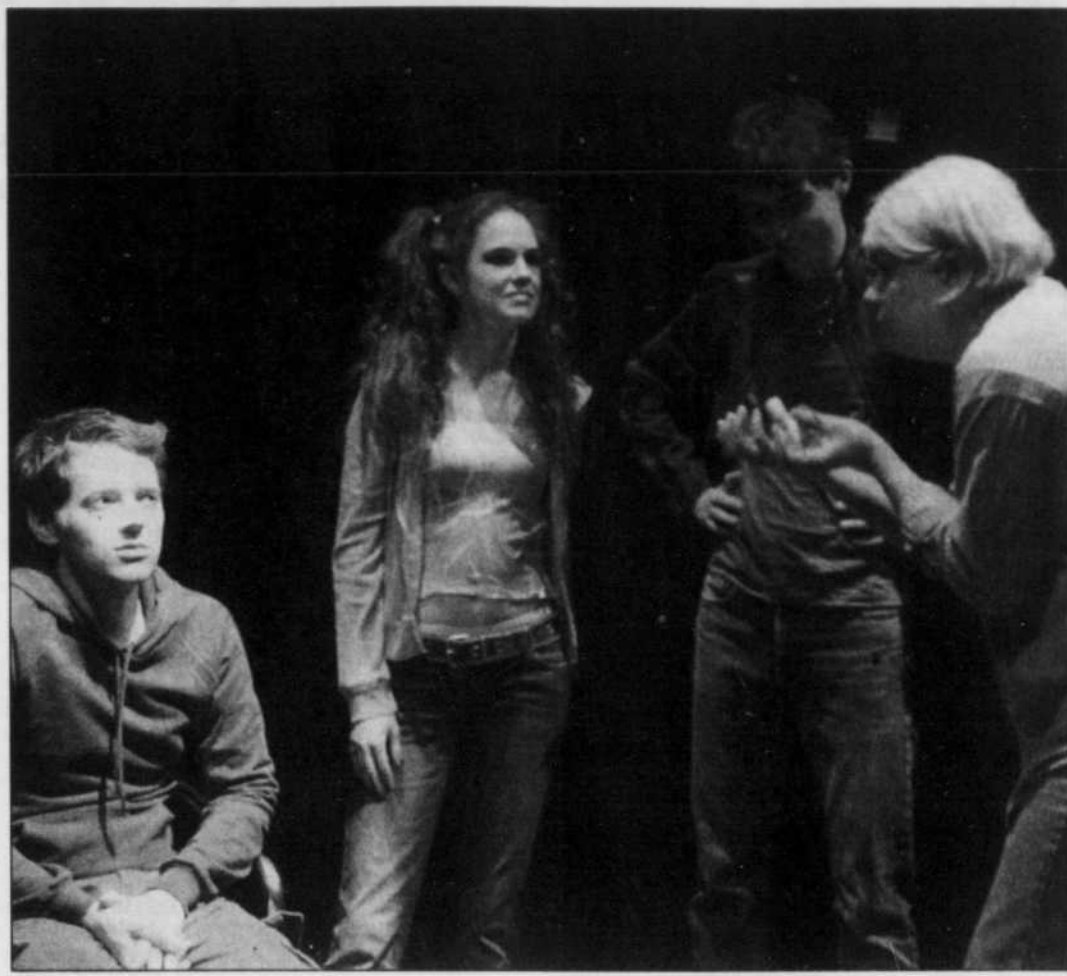
Impossible de ne pas vous l'avouer dès le départ: la lecture de *Visage de feu*, de Marius von Mayenburg, un jeune dramaturge allemand associé à la Schaubühne de Berlin, m'a plongé dans la perplexité. C'est un texte à la fois particulièrement déprimant et incroyablement efficace. Dur, noir, centré sur l'histoire d'un jeune incendiaire (Kurt) obsédé par les passages du philosophe grec Héraclite sur le feu, on y est tout de suite confronté à un nihilisme de tous les instants. Un texte étouffant. Sulfureux. Qui vous laisse un goût âcre en bouche.

A un point tel, d'ailleurs, que je me suis demandé ce qui m'avait pris de donner rendez-vous à Theodor Cristian Popescu — sur la foi de l'éblouissant *Histoires de famille*, qu'il a monté en début de saison, bien sûr — pour qu'il nous parle de sa façon d'aborder ce texte qu'il met en scène chez Prospero à compter de mardi prochain. Sauf qu'une fois dans le feu de l'action, si je peux me permettre l'expression, l'entreprise s'est révélée fort intéressante.

Du silence et de la lumière

«Oui, c'est un texte dur, reconnaît Popescu, pas question de le nier. C'est une tragédie contemporaine. Mais je pense que les spectateurs seront surpris par le spectacle. Le pari pour moi, c'est d'arriver à ce que le public s'identifie à tous ces personnages sans les condamner. J'ai voulu humaniser ce texte en y avançant à très petits pas, tout doucement, à travers les petits conflits quotidiens très ordinaires qui le jalonnent. Bien sûr, on assistera à la dissolution de l'autorité et à la désintégration de la famille; à la montée de la violence aussi et à des actes terribles. C'est là un fait de société qui ne se manifeste pas seulement en Allemagne et qu'on peut observer un peu partout en Europe et ailleurs. Mais je voudrais qu'on prenne conscience de cela sans pouvoir montrer du doigt un coupable. [...] Je me suis inspiré de Nietzsche qui disait que les grandes tragédies se dessinent à petits pas de pigeon...»

Theodor Cristian Popescu connaît plutôt bien Marius von Mayenburg; ils se sont rencontrés en Angleterre lors d'un stage en 1998 et il a même lu la première mouture de *Visage de feu* («Un coup de massue, une révélation!»). Les sujets abordés par von Mayen-

Theodor Cristian Popescu en répétition avec les comédiens de *Visage de feu*.

burg et son écriture aussi, très particulière, brute, hachurée, font qu'on le situe dans la mouvance de Sarah Kane ou même de Bernard-Marie Koltès et de Francis Bacon. *Visage de feu* a été créé à Munich en 1998 et monté depuis dans une trentaine de pays, surtout en Europe; le succès de la pièce a fortement contribué à ce que von Mayenburg se joigne à la Schaubühne à titre d'auteur et de dramaturge permanent. Popescu tenait tellement à créer son œuvre ici qu'il est parvenu à convaincre les gens de la Veillée, qui n'ont eu depuis le début de la saison qu'à se réjouir des propositions du jeune metteur en scène d'origine roumaine.

Cristian Popescu ne chôme d'ailleurs pas depuis qu'il a décidé de s'établir à Montréal l'été dernier. Il en est déjà à son deuxième spectacle, il a fondé sa

propre compagnie et il travaille à la mise en scène de *Push up*, de Roland Schimmelpfening, qu'il montera en décembre avec les finissants de l'UQAM. Comme intégration à un milieu, on peut difficilement trouver mieux.

Mais revenons à *Visage de feu*. La construction interne de la pièce traduit bien l'urgence du propos de son auteur. C'est en fait une série de 94 courts tableaux et la scène la plus longue est un monologue d'à peine quelques minutes. «Certains tableaux font à peine quelques lignes, explique le metteur en scène; plusieurs sont des monologues ou des échanges très courts. La structure de la pièce est aussi de facture "classique" puisque Mayenburg ne nous laisse pas voir tout: il coupe tout juste avant une action violente puis il reprend tout de suite après. Comme chez les clas-

siques, l'action se passe presque toujours à l'extérieur de la scène. Et c'est le silence qui viendra lier tous ces petits blocs. Beaucoup de silences. Comme en une sorte de danse. [...] En fait, j'ai choisi de n'utiliser aucune intervention sonore et de ne pas trop jouer sur les "noirs" non plus. Avec du silence et de la lumière.»

Popescu raconte aussi que ces silences font partie du spectacle, qu'ils viennent souligner la vérité du texte de von Mayenburg. «Le rôle du silence, c'est de soutenir ce qu'on ne montre pas. C'est le spectateur qui aura à reconstruire lui-même les escapades nocturnes de Kurt et de sa sœur Olga. À partir des mots arrachés à leurs silences.»

Visage de feu se déroulera sur un plateau nu, sans accessoires ou presqu.

Univers parallèles

Pas d'échappatoire donc. Que vous le vouliez ou non, le texte cru de von Mayenburg vous rentrera dedans. Il faudra avaler. Digerer. Essayer de saisir d'où vient le mal, d'où vient cette absence de sens qui caractérise la vie de ces personnages finalement ordinaires. Plutôt «famille libérale». Jeunes même. En fait, la différence d'âge est si peu importante — les parents sont dans la fin de la trentaine, Olga et Kurt à la fin de l'adolescence — qu'on ne peut pas vraiment parler d'une fracture de générations.

«C'est cela qui rend le texte si intéressant, reprend Cristian Popescu. On sent bien que ces gens ressemblent à tout le monde et on ne peut pas ne pas chercher à comprendre. Comment expliquer de tels comportements? Von Mayenburg ne donne pas de réponse: il expose une situation qui est bien réelle. Ses personnages vivent presque dans des univers parallèles; plus la pièce avance, moins ils réussissent à communiquer. Ils passent à côté l'un de l'autre de façon de plus en plus systématique. Les deux ados, Kurt et Olga, n'acceptent plus ce que leur disent leurs parents. Ils les rejettent. Et en rejetant le style de vie qu'ils représentent, c'est la vie aussi qu'ils rejettent. C'est terrible, ce nihilisme... Mais je reviens à ce que je disais tout à l'heure: je voudrais que le public ressente de la pitié pour Kurt. Qu'on le voie comme un humain qui échoue. Qui échoue parce que, dans sa tentative absolue, il a essayé de traduire le monde par une phrase d'Héraclite sur le feu. On ne peut pas expliquer le monde par une formule, quelle qu'elle soit...»

Voilà. Il vous restera à prendre une grande respiration par le nez. Et à plonger.

Le Devoir

VISAGE DE FEU

Texte de Marius von Mayenburg. Mise en scène de Theodor Cristian Popescu. Au théâtre Prospero de 26 avril au 14 mai. Rens.: (514) 526-6582.



PME présente

la famille se crée en COPULANT

de Jacob Wren
avec Gaétan Nadeau, Laure Ottmann et Tracy Wright
installation visuelle Jean-Pierre Gauthier
chorégraphie Martin Bélanger

5 soirs seulement!
du 3 au 7 mai
20h

Après *En français comme en anglais, it's easy to criticize* et *Unrehearsed Beauty / Le génie des autres*, cette nouvelle création de Jacob Wren propose une décapante démonstration par l'absurde que nous devrions renoncer à avoir des enfants.

USINE © 1345, avenue Lalonde
(métro Beaudry)
billetterie : 521.4493
Admission : 790.1245

Department of Foreign Affairs and International Trade
Ministère des Affaires étrangères et de l'International
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
Québec

Forum Freies Theater KUNSTSTIFTUNG © NRW

créée en résidence et codiffusée avec l'Usine C

DU 5 AU 30 AVRIL 2005

SUPPLÉMENTAIRES
3, 4 ET 5 MAI à 20 h

« Courez-y. C'est un texte magnifique, d'une grande beauté. » — Je l'ai vu à la radio, SRC
« Des Jouliks qui vont droit au cœur. » — La Presse
« Une histoire d'amour et des relations mère-fille (...) on pleurait dans la salle. » — Desautels, SRC
« Une touchante histoire d'amour, brillamment racontée. ... d'excellents comédiens. » — Josée Bilodeau, Radio-Canada.ca
« ... un voyage au pays de l'émotion pure. ... très-très-beau texte. » — Journal de Montréal
« un récit et une mise en scène parfaitement accordés. » — ICI
« Marie-Christine Lè-Huu livre une performance et un texte bouleversants. » — Voir
« Une métaphore percutante. Une langue qui présente une certaine parenté avec celle des enfants dans l'œuvre de Ducharme. » — Le Devoir

Jouliks

Texte MARIE-CHRISTINE LÈ-HUU

Mise en scène ROBERT BELLEFEUILLE assisté de Diane Fortin.

Avec MARIE-CHRISTINE LÈ-HUU, SUZANNE CLÉMENT, CATHERINE BÉGIN, PATRICK GOYETTE, AUBERT PALLASCIO et GUILLAUME CHAMPOUX

Collaborateurs : Jean Bard, Sarah Balleux, Etienne Boucher, Louise Beaudoin, Suzanne Trépanier, Karine Desmarais et Annick Gagnéux.

Une création du

Théâtre d'Aujourd'hui

3900, rue Saint-Denis, Montréal H2W 2M2 (© métro Sherbrooke)

Informations et réservations (514) 282-3900

www.theatredaujourd'hui.qc.ca

En partenariat avec
Hydro Québec et LE DEVOIR

L'AGENDA

L'agenda 2005, le guide de vos soirées
Cadeau avec le Devoir de samedi
LE DEVOIR



LE THÉÂTRE DES FONDS DE TIROIRS PRÉSENTE

TÉLÉROMAN DE LARRY TREMBLAY

MISE EN SCÈNE DE FRÉDÉRIC DUBOIS ASSISTÉ DE HÉLÈNE ROBITAILLE AVEC SYLVIO-MANUEL ARRIGOLA, FRÉDÉRIC BOUFFARD, LUDGER CÔTÉ, JONATHAN GAGNON, CATHERINE LAROCHÈLLE, MARIE-CHRISTINE LAVALLÉE ET TOVA ROY - ENVIRONNEMENT SONORE DE PASCAL ROBITAILLE
SCÉNOGRAPHIE DE YASMINA GIGUÈRE - ÉCLAIRAGE DE FÉLIX BERNIER GUIMOND - RÉALISATION VIDÉO DE HENRY BERNADET

DU 19 AVRIL AU 14 MAI 2005

LES MARDIS, JEUDIS, VENDREDIS ET SAMEDIS À 20 H, ET LES MERCREDIS À 19 H AU THÉÂTRE LA LICORNE
4559, PAPINEAU (COIN MONT-ROYAL) - RÉSERVATION : 523-2246

LA LICORNE

Chorégraphie de **LUK FLEURY**
FLAMBEAUX
 BIENNALE DE GIGUE CONTEMPORAINE
 Tangente
 Réservations: 514.525.1500
 23 avril à 20h30 24 avril à 16h00
 danse contemporaine

CULTURE

THÉÂTRE

Fenêtre sur le monde

LA CHEMINÉE

De Margarit Minkov. Mise en scène: Patrice Savard. À la salle intime du théâtre Prospero jusqu'au 30 avril.

HERVÉ GUAY

Depuis le début de la saison, le théâtre Prospero connaît presque une deuxième vie tant le lieu est en train de s'imposer comme un incubateur d'auteurs peu connus mais brillants, venus d'horizons divers. La surprise vient cette fois d'un auteur bulgare, Margarit Minkov (1947-1997), que nous fait découvrir, dans la salle intime située au sous-sol, le Théâtre Kaminata, récemment fondé par les comédiens Patrice Savard et Marina Lapina. Cette création s'effectue en coproduction avec le Groupe de la Veillée.

Choix audacieux de la part d'une troupe naissante, mais judicieux aussi, puisqu'il s'agit d'une pièce à deux personnages ne nécessitant ni décor imposant ni effets sophistiqués. En fait, *La Cheminée* est une pièce qui repose entièrement sur le langage. Un couple s'y occupe à reconstituer son passé à l'aide d'histoires qui dérapent. Le plus souvent, c'est un détail infime qui est en cause et qui suscite des désaccords entre Henri et Iris. Ont-ils eu un chien? S'est-il suicidé? Qu'en est-il de l'incendie survenu lors de leur mariage? Était-ce bien le leur? Le spectateur n'obtiendra pas de réponse définitive à ces questions. En revanche, les incertitudes ainsi semées engendrent des récits circulaires et des

querelles incessantes, pain quotidien d'un couple qui s'en nourrit. Il n'en demeure pas moins que cet homme et cette femme peuvent au moins tabler sur «la chance [qu'ils ont] de ne pas être seuls» et sur «l'amour comme mode de survie». Car on comprend à la longue qu'ils sont prisonniers d'une société dont les issues sont bouchées.

Pour cette longue scène de ménage, Patrice Savard, qui assure la direction du spectacle, a fait appel à deux acteurs peu habitués à occuper le devant de la scène. Marina Lapina (dont l'accent français s'améliore de production en production) et Richard Lemire apparaissent de force comparable. Au reste, l'un et l'autre offrent des prestations convaincantes. La première confère à Iris une fragilité et une ingénuité terriblement poétique tandis que le second se sort bien de plusieurs des morceaux de bravoure en se montrant capable de récapituler à toute vitesse les récits qu'il se plaît à ébaucher.

Autrement, dès sa première mise en scène, Savard réussit à créer quelques moments de grâce. Ainsi, dans leurs mouvements, ses acteurs savent être évocateurs, quand bien même ils évoluent dans un cube noir, parsemé de vieux cahiers et où trône un escabeau. La chose n'est pas sans faire songer au dénuement de tant de productions universitaires. Et pourtant, la finesse de l'écriture aidant, il suffit parfois, au cours de ce drame existentiel, du visage d'une actrice qu'encadrent deux marches d'aluminium pour que surgisse sur une scène, grande comme un mouchoir de poche, un univers insoupçonné.

DANSE

L'envol des âmes et du temps

La chorégraphe-conteuse Sarah Chase s'inspire des migrations d'oiseaux pour créer Bird

FRÉDÉRIQUE DOYON

Elle danse avec les âmes. Tous ces êtres fantomatiques qui hantent nos souvenirs, ces réalités impalpables qui donnent un sens au temps et à l'existence, Sarah Chase les convoque sur scène, dans son corps et sa parole. Car chez la chorégraphe-conteuse, la chair est le réceptacle de la mémoire plus que l'esprit, et c'est au rythme de la danse que cette mémoire s'éveille et se déploie dans un récit (en anglais) dont le spectateur se laisse volontiers bercer.

La soliste est de retour avec le printemps. Saison tout indiquée puisque sa dernière pièce, *Bird*, s'inspire des monumentales volées de tourtes voyageuses qui noircissaient le ciel de Toronto pendant trois jours et trois nuits jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Ces volées, nous apprend-elle, faisaient 500 kilomètres de long et les oiseaux qui les composaient arpenaient le ciel à la vitesse stupéfiante de 100 km/h.

«Je crois que le tout premier mot que j'ai prononcé quand j'étais bébé est "hibou", raconte-t-elle au téléphone, de sa voix douce d'enfant émerveillée, pour tenter d'expliquer sa fascination pour les oiseaux. J'étais très fascinée par tous les animaux.»

L'espèce des tourtes voyageuses a disparu tout comme l'ampleur phénoménale de leurs volées, mais les écrits qu'elle a découverts sur le sujet ont marqué son imaginaire à jamais. «Les formes tissées qu'elles dessinent dans le ciel m'ont vraiment inspirée. Quand j'ai lu à leur propos, c'est devenu un jeu de les imaginer couvrir l'horizon entier, modifiant les couleurs du ciel sur leur passage. J'avais déjà vu des volées énormes, mais jamais rien de l'ampleur des tourtes voyageuses, et déjà c'était la plus belle chose au monde.»

Dans *Bird*, elle confie bien sûr cette passion-fascination pour les oiseaux et d'autres espèces d'animaux qui ont elles aussi disparu avec le temps. Le pianiste Bill Brenen, son fidèle accompagnateur, partage une fois de plus la scène avec la soliste. On s'étonne d'abord de la voir aborder une histoire si étrangère à la sienne, car sa danse est intrinsèquement liée à sa vie personnelle ou à celle d'êtres humains qui l'ont partagée. Justement. «Je pensais raconter juste une histoire d'oiseaux, mais j'ai fini par y tisser des histoires à propos des gens de mon quartier, rapporte-t-elle.

Similitudes

Il faut dire que, depuis sa pièce *Portraits*, créée à partir des témoignages personnels de parfaits étrangers, Sarah Chase sait aussi donner vie chorégraphique à l'altérité. Avec *Bird*, la soliste a fait un pas de plus, découvrant des similitudes entre les familles animale et humaine.

«Dans le mouvement des oiseaux et des poissons, il y a ce phénomène inexplicable qui fait en sorte que chacun anticipe le mouvement de son voisin, ce qui fait qu'ils peuvent voler et nager dans ces formations complexes, dit-elle. J'ai commencé à sentir que l'esprit humain ressemble à ça. Je voyais dans ces tourtes voyageuses une analogie avec le fait qu'on se sent tous à la fois des individus et qu'on suit une même voie, qu'il y a de grands motifs et des symétries dans la manière dont tous les esprits humains fonctionnent.»

L'idée de la disparition des espèces animales, de la transformation des lieux par la main de l'homme, bref, du passage du temps, s'est aussi imposée graduellement. Au cours de la création de *Bird*, elle faisait des rêves dans lesquels le présent s'entremêlait au passé, les géographies se superposaient.

«Il y avait des chevaux, des calèches, des motos, des voitures d'époque et des pousse-pousse asiatiques», décrit-elle. Même le lieu de ses promenades où elle imaginait les envolées d'oiseaux — le parc Trinity Bellwood de Toronto, où elle a vécu presque 15 ans et où «on pou-



RICHARD MORAN

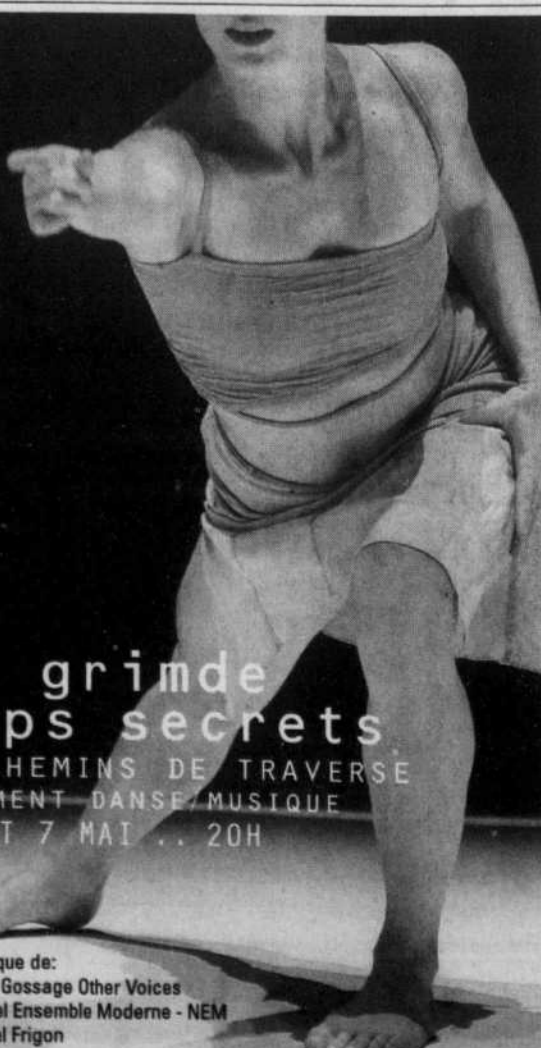
Sarah Chase convoque sur scène ces êtres fantomatiques qui hantent nos souvenirs, ces réalités impalpables qui donnent un sens au temps et à l'existence.

«Je vais presque goûter le passé» — a pris part aux pérégrinations de son esprit créatif. Sa vie actuelle ressemble un peu à toutes ces couches de paysages et d'époques. Longtemps appelée en Europe où elle a notamment dansé pour le chorégraphe-dramaturge allemand Raimund Hoghe et le chorégraphe belge Alexander Baerovet, elle vient de démissionner, depuis Toronto, sur l'île Horby, au large de Vancouver. «C'est un étrange changement de réalité», admet-elle, mi-ravie, mi-inquiète.

Quand Sarah Chase songe à l'attrait qu'a dû exercer les volées immenses des tourtes voyageuses sur les gens de l'époque, elle se ravise finalement, chérissant l'illusion toute contemporaine qui magnifie ce passé révolu. «Ils tenaient sûrement le phénomène pour acquis. Le miracle du présent, on ne le reconnaît parfois que lorsqu'on regarde derrière soi dans le passé.»

BIRD

De Sarah Chase Dance Stories, du 26 au 30 avril à l'Agora de la danse

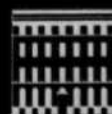


van grimde
 corps secrets
 LES CHEMINS DE TRAVERSE
 ÉVÈNEMENT DANSE MUSIQUE
 5, 6 ET 7 MAI... 20H

Avec la musique de:
 5 mai - Thom Gossage Other Voices
 6 mai - Nouvel Ensemble Moderne - NEM
 7 mai - Michel Frigon

INTERPRÈTES... Erin Flynn, Esther Gaudette, Cainwen Gobert, David Rancourt, Georges Stamos

LE DEVOIR



L'AGORA DE LA DANSE

840, RUE CHERRIER METRO SHERBROOKE 514.525.1500
 Réseau Admission 514.790.1245 www.agoradanse.com

La nouvelle création de
PIGEONS INTERNATIONAL

5 HEURES DU MATIN

Mise en scène et chorégraphies
Paula de Vasconcelos
 Photographies
Serge Clément
 Éclairages
Guy Simard
 Avec
Milene Azze
Violette Chauveau
Anne Le Beau
Rodrigue Proteau
Bruno Schiappa

USINE ©
 Du 12 au 30 avril 2005 à 20h
 Billetterie: (514) 521-4493
 Admission: (514) 790-1245

«Une heure et demie de grande poésie, de grande beauté... Paula de Vasconcelos nous séduit à chaque spectacle...»

Johane Despins
C'est bien meilleur le matin, SRC

«...l'exemple probant d'un art remarquablement vivant et par le fait même incontournable.»

Jade Bérubé
Voir

«...des moments de grâce et de pure poésie, un spectacle d'une beauté époustouflante...»

André Ducharme
Désautels, SRC



L'AGENDA

L'horaire télé, le guide de vos soirées
 Consulté dans Le Devoir du samedi
 LE DEVOIR

Du 6 au 15 mai 2005

Petits bonheurs

Le rendez-vous culturel des tout-petits

Ensemble FA7 (France)
 Spectacle musical pour les bébés de 9 à 18 mois
 samedi 7 mai et dimanche 8 mai

L'heure du conte
 Toup'tilou et les Contes Géants pour les tout-petits de 2 à 6 ans
 dimanche 8 mai

Théâtre de l'Aubergine
 Les Fabulations d'un petit clown pour toute la famille
 samedi 7 mai

Petits bonheurs c'est aussi...

- ♥ 19 spectacles artistiques variés
- ♥ 2 expositions
- ♥ 34 ateliers de création
- ♥ et un lieu d'échanges et de rencontres sans pareil

Programmation complète: www.petitsbonheurs.ca

Billetterie et réservation: 514 872-7727



Mécène
 Hochelaga-Maisonneuve
 Montréal



Prévention
 Fondation Lucie
 et André Chagnon



CEST
 Centre de services
 à la personne



Agence de la culture
 de la ville de Montréal

Culture

MUSIQUE CLASSIQUE

Ces précieuses archives musicales

Le marché du DVD musical ne cesse de se développer. Nous venons ainsi de recevoir le début d'une quatrième *Tétralogie* de Wagner, celle de Bertrand de Billy au Liceu de Barcelone (Opus Arte), venant après les rééditions Boulez (Philips) et Levine (DG) et l'immortalisation, par TDK, des représentations de l'Opéra de Stuttgart sous la direction de Lothar Zagrosek. Mais outre ce marché florissant de l'opéra, sur lequel nous reviendrons, le DVD continue également à faire revivre de précieuses archives.

CHRISTOPHE HUSS

Par bonheur, Radio-Canada est, avec l'INA en France, le plus grand pourvoyeur de programmes d'archives. Depuis notre dernier tour d'horizon, en décembre, de ces parutions publiées par VAI, six nouveaux titres nous sont parvenus: un portrait du contre-ténor Russell Oberlin, des concerts d'Ida Haendel et d'Igor Markevitch et trois DVD dans la collection «In Rehearsal & Performance»: Benjamin Britten, John Barbirolli et une parution regroupant Karel Ancerl et Hermann Scherchen.

On remarquera, hélas, qu'aucun de ces titres ne comprend de sous-titres anglais ou français, ce qui est particulièrement regrettable s'agissant du superbe DVD dédié à Benjamin Britten, où l'on voit, en 1962 à Vancouver, le compositeur répéter et diriger son *Nocturne*. En effet, le texte des poèmes chantés par Peter Pears ne figure nulle part. L'organisation du DVD est logique: introduction de chacun des huit mouvements par Peter Pears, extrait de répétition, puis exécution intégrale de l'œuvre: un document éminemment historique, incontournable pour tous les admirateurs de Britten, d'autant que quinze minutes d'entrevue (1968) sont adjointes.

La portée du DVD consacré à Barbirolli est minoquée par la nature de l'œuvre, un *Concerto pour hautbois en ut* de Haydn d'authenticité plus que douteuse, documenté dans un film au son défaillant et à l'image mal éclairée. Le DVD réunissant Karel Ancerl et Hermann Scherchen est autrement plus intéressant. D'abord, parce que la répétition et le concert de la Moldau par Ancerl (1968) sont bien filmés en couleurs. Ensuite, parce que les vidéos d'Ancerl sont rares et que la répétition, de près de 45 minutes, est vraiment instructive. Scherchen est, lui, capté en noir et blanc (1966) pendant près d'une heure de répétition de sa propre et fascinante orchestration de *L'Art de la fugue* de Bach. La réunion de deux figures majeures de l'interprétation dans des documents aussi caractéristiques de leur art fait de ce DVD un trésor.

Intérêts variables

Les deux DVD de concerts ont un intérêt variable: voir Ida Haendel et Franz Paul Decker en 1980 et 1981 dans le *Concerto pour violon* de Brahms et la *Carmen Fantasy* de Sarasate dans un son misérable a pour seul intérêt de titiller la fibre nostalgique et n'apporte pas grand-chose quand on dispose du lumineux concert de Shaham et Abbado à Palerme (TDK). Par contre, voir Igor Markevitch diriger la *Symphonie Pastorale* de Beethoven et la 4^e de Brahms, programme complété par

trois airs de Mozart avec Irmgard Seefried, la *Rhapsodie pour contralto* de Brahms avec Maureen Forrester et l'ouverture de *La Cenerentola* est historiquement plus éminent. Ici, les textes chantés sont inclus en langue originale, en anglais et en français. Le son monophonique est entaché de souffle, mais pour 1957 et 1959, c'est excusable. Visuellement, le studio est bien éclairé en 1959, la disposition de l'orchestre ne favorise pas l'écoute entre les instrumentistes et l'image traîne un peu lors des travellings. Mais, évidemment, le fait de disposer, par l'entremise de documents filmés de deux heures, de témoignages techniquement décents de l'OSM (même rebaptisé pour l'occasion «Orchestre de Radio-Canada») datant d'il y a près de 50 ans et sous la direction d'un grand chef est d'une importance historique notable.

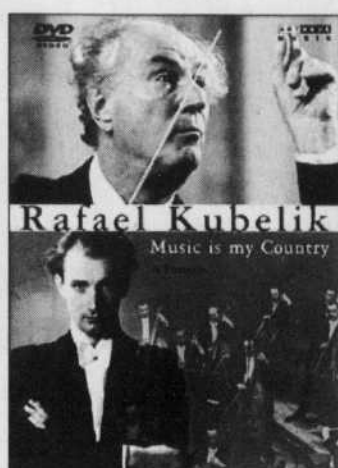
Concernant moins spécifiquement le public canadien, mais nourri pour moitié par des documents de Radio-Canada, le DVD documentaire sur le contre-ténor américain Russell Oberlin permet de reconnaître un artiste important et pionnier d'un art, parallèlement à Alfred Deller. Les deux brefs concerts de 1961 et 1962 sont complétés par une entrevue menée en 2004. Les mélomanes intéressés par des archives concernant des chanteurs trouveront également leur bonheur dans les extraits d'un concert de Montserrat Caballé en 1966 à Paris (airs de Donizetti et Bellini, VAI, programme de 43 minutes seulement), ainsi que dans la publication par TDK d'un bon documentaire (un de plus) sur Maria Callas.

Les amateurs de musique orchestrale sont encore plus gâtés par l'ouverture d'une vraie caverne d'Ali Baba: les archives visuelles de l'Orchestre symphonique de Boston. *L'Enfance du Christ* de Berlioz par Charles Munch en 1996 (son excellent et image bien définie) est préférable à un concert de John Barbirolli en 1959, techniquement plus sommaire (l'image de la première partie est bouchée et les cadrages en plongée lassants), avec, notamment, la *Partita* de Walton et la 2^e *Symphonie* de Brahms. VAI a adjoint une piste audio stéréo (excellente) du concert précédent l'enregistrement vidéo. Par contre, en l'écoutant, il vaut mieux, sous peine de devenir fou, éteindre la télévision, image et son étant alors déconnectés.

L'éditeur Arthaus rend hommage à un musicien intègre et intrinsèque, Erich Leinsdorf, en publiant des répétitions et l'exécution de la 4^e *Symphonie* de Schumann et des extraits orchestraux de *Parsifal* de Wagner qu'il a agencés. De très beaux documents (avec sous-titres anglais et français) datant de 1984 et une 4^e de Schumann, dans la version originale, rarement jouée, très représentative de l'art de Leinsdorf.

Enfin, les documentaires les plus intéressants récemment publiés me semblent être le film de Reiner Moritz sur Rafael Kubelik (Arthaus) et, largement handicapée, hélas, par le manque de sous-titres français, la «Berlin Philharmonic Story» (EuroArts) qui balie, de manière conviviale accessible mais pas superficielle, cent ans d'histoire du plus célèbre orchestre du monde.

Cinq documents majeurs: Karel Ancerl et Hermann Scherchen (VAI); Britten en répétition et concert (VAI); *L'Art de Igor Markevitch* (VAI); *L'Enfance du Christ* par Charles Munch (VAI); Rafael Kubelik, *Music is my Country* (Arthaus)



RÉCITAL D'ORGUE
Organiste
JACQUES GIROUX
Chapelle des Frères Maristes
14, Chemin des Patriotes Est
St-Jean-sur-Richelieu (Iberville)
(autoroutes 10 et 35)
Dimanche le 24 avril à 20h 00
Entrée libre - Projection sur écran

Nouvel Ensemble Moderne
Sous la direction de LORRAINE VAILLANCOURT

Grand concert annuel

MERCREDI 27 AVRIL 2005
Un grand concert placé sous le double signe de la découverte et du répertoire

Thomas Adès - Fausto Romitelli -
Alberto Posadas - Michael Oesterle (Création)

Nouvel Ensemble Moderne
Salle Claude-Champagne - 20 H
220 Vincent-d'Indy
(métro Édouard-Montpetit)

RENSEIGNEMENTS
(514) 343-5636
www.nem.umontreal.ca

CHANSON

René Lussier en chemise à fleurs

BERNARD LAMARCHE

Le temps d'un disque et d'exprimer une passion qui le mord depuis quelques années, René Lussier passe de la musique expérimentale à la musique en chemise à fleurs. Il ne manque que les danseuses sur ce disque inspiré des racines d'Hawaï, *Le Prix du bonheur* (disque La Tribu), et le portrait serait complet. Pour cet album de chansons, sans quitter un instrument, la guitare, qu'il connaît du bout des doigts, Lussier se délie le bout de la langue. L'album était lancé cette semaine.

Il y a quelques années, explique le guitariste devenu chanteur, alors qu'il travaillait à la musique d'un film d'animation, la réalisatrice lui a apporté une compilation de chanteurs hawaïens enregistrés dans les années 1920-1940. «J'ai été totalement charmé par la beauté des mélodies et le lyrisme de leurs chants traditionnels», loin de ce qu'Hollywood en a fait, écrit l'homme sur son site Internet, dont la facture est des plus amusantes.

L'aventure s'est peaufinée d'elle-même, d'écoute en écoute, sur quelques années à réunir de la musique hawaïenne. Aux airs fredonnés à la maison se sont ajoutés les textes pleins de saveurs de l'auteur Paule Marier, la conjointe de Lussier, pour mener à ce disque qui donne tout simplement l'impression de voyager vers les contrées ensoleillées de la chanson d'expression française.

«J'avais déjà chanté un peu, explique Lussier, mais c'était dans des contextes humoristiques, je faisais des personnalités. Là, l'idée de chanter des textes simples, directs, qui imposaient de la simplicité, m'a mené à prendre ça à bras-le-corps pour me trouver là-dedans.» Le disque a été enregistré à la maison, laissant au musicien le plaisir de se découvrir dans le processus, «une certaine anarchie».

Couche par couche, les musiques du disque se sont constituées. «Je ne viens pas de l'académie musicale. Je suis un autodidacte», et c'est ainsi que l'album s'est constitué, en s'acclimatant à la poésie toute rafraîchissante de ces musiques et de ces mots. «Parfois, je n'arrivais pas à porter tous ces mots, comme un parti dans la bouche dont je n'avais pas besoin. Il fallait faire des modifications, des allers-retours du texte à la musique, ce qui m'a permis de revisiter différents aspects pour pouvoir porter ces mots.» À travers le processus, un dépouillement s'est opéré.

«C'est quelque chose que je n'avais jamais fait», explique Lussier. Pourtant, on ne compte plus le nombre de disques et de trames sonores dont le guitariste touche-à-tout a accouché. Des kilomètres et des kilomètres de sillon de disques et de plages de CD sont derrière l'homme, qui dit n'avoir de cesse d'explorer, bien que ce nouveau disque s'accoste comme on approche d'une plage au sable chaud.



René Lussier quitte la musique expérimentale pour livrer un disque de musique hawaïenne.

«Je me suis rapproché de mes premières amours, la musique de blues américaine. Avec un voisin à la campagne, qui joue du folk, on s'est mis à apprendre des ragtimes, des musiques de guitare, simples, roots. À travers cette simplicité, j'ai retrouvé un bonheur incroyable de jouer et je me suis mis à jouer comme jamais. Tout d'un coup, dans le temps des Fêtes, lorsque la famille me disait de jouer une tonne, je savais enfin quoi jouer», dit-il en rigolant.

La musique hawaïenne, surtout entre les deux guerres, est excitante à l'oreille du musicien. «C'est une musique de guitare, une musique qui est jouée dehors. Ils ont inventé la slide guitare à ce moment. Elle était chantée par des gars avec des voix de tête, des falsetto.» De l'étude de style, Lussier est passé aux actes et a payé *Le Prix du bonheur*, qu'il a finalement atteint.

«J'ai digéré l'aspect hawaïen, qui est parfois sous-entendu, parfois en avant dans les chansons.» Dans les musiques se distinguant de petites pointes de musique actuelle, comme pour cette petite guitare galo-pante en arrière-plan de *Me voilà sauvé*.

Lussier dit notamment s'être amusé beaucoup avec les *turnarounds*, ces deux petites mesures rajoutées à la fin des cycles, inconnues dans le blues américain, qui permettaient aux danseurs de se retirer, de faire un petit tour et de revenir dans la chanson. Il a eu beaucoup de plaisir, dit-il, qu'il a su rendre contagieux. «Y'a beaucoup de tendresse, dans ce disque-là», assure le principal intéressé, qui sera en concert au Va-et-vient (3706, Notre-Dame Ouest), le 29 avril à 21h.

Le Devoir

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE LAVAL 2004.05

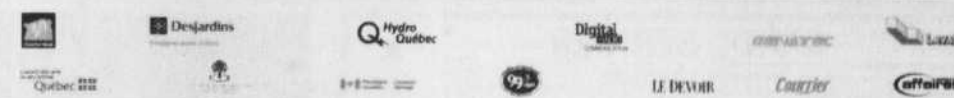
Série les Grands Concerts Couche-Tard
Le calme et la tempête

Mercredi 4 mai 2005, 20 h
Salle André-Mathieu

Jean-François Rivest, chef
Jessica Linnebach, violoniste

Au programme:
Mendelssohn, Les Hébrides «la grotte de Fingal»
Tchaïkovski, concerto pour violon et orchestre en ré majeur (op.35)
Beethoven, symphonie n° 6 en fa majeur dite «Pastorale» (op.68)

Billetterie : 450 667.2040 Admission : 514 790.1245 Salle André-Mathieu, 475, boul. de l'Avenir Laval



Saison 2004-2005
LES BORÉADES
Francis Colpron, directeur artistique

CONCERT GALA 2005

VIVALDI
LA TEMPÊTE ET LE CHARDONNET

Les concertos de l'Opus X

PRIX DE PRÉSENCE ::
AIR CANADA
www.aircanada.com
2 billets d'avion pour une destination nord-américaine

LE DEVOIR
l'abonnement d'un an

Mardi 26 avril 2005 :: 20h00
Salle Pierre-Mercure
300, boul. de Maisonneuve Est, Montréal [métro Berri-UQAM]

Billet Gala seulement (éligible aux prix de présence) : 125 \$
Boréades : (514) 529-1117
Billet régulier : 24\$:: 18\$:: 12\$
Billetterie de la Salle Pierre-Mercure : (514) 987-6919
www.boreades.com

NOS PARTENAIRES DU GALA 2005

Desjardins, AIR CANADA, Hydro Québec, SAO, ARCHAMBAULT, NIMA, Ovari, amaro, Québec, musicaction, Conseil des Arts du Québec, Conseil des Arts de Montréal, Université de Montréal, LE DEVOIR, Patrimoine canadien, Canadian Heritage

Série Radio-concerts

Measha Brueggergosman
le retour de la lauréate
lundi 25 avril, 20h

Il y a trois ans, elle remportait avec éclat la première édition du Concours Musical International de Montréal. C'est avec grand plaisir que nous retrouvons la soprano Measha Brueggergosman le temps d'un récital. Au programme, des œuvres de Ravel, Duparc, Marx, Montsalvatge et Schoenberg. Une soirée unique en compagnie d'une artiste d'exception.

Salle Pierre-Mercure
CENTRE PIERRE-PÉLADEAU

300 De Maisonneuve Est métro Berri-UQAM
centrepierepeladeau.com billetterie: 514 987.6919

Partenaires institutionnels: UQAM, Québec, Canada, Montréal

DE VISU

Œuvres de passage

Cinq œuvres d'art intégrées à l'architecture de la BNQ s'ajoutent aux œuvres dites du 1 %

BERNARD LAMARCHE

L'ouverture de la Grande bibliothèque de la rue Berri a aussi permis de dévoiler cinq œuvres d'art intégrées à l'architecture qui viennent s'ajouter au parc national d'œuvres dites du 1 %. Pour la Bibliothèque nationale du Québec (BNQ), il a été décidé de découper la tarte du programme en plusieurs parts, contrairement à ce qui a été fait, par exemple, pour le pavillon intégré Génie, informatique et arts visuels de l'université Concordia, à l'angle des rues Sainte-Catherine et Mackay, où Nicolas Baier a réalisé une murale de 650 mètres carrés visible de la rue.

Les lieux investis à la BNQ sont des lieux de passage. La grande sculpture de Jean-Pierre Morin à l'angle du boulevard De Maisonneuve et la rue Berri est campée en contexte urbain, alors que les œuvres de Louise Viger et de Dominique Blain sont respectivement situées dans un couloir et une entrée secondaire de la BNQ. Finalement, deux œuvres de Roger Gaudreau sont installées à demeure dans les jardins adjacents à l'édifice.

L'arbre de la connaissance

De loin l'œuvre la plus visible du lot, le *Sans titre* de Jean-Pierre Morin aurait pu être plus effacé, dans la mesure où il a été demandé aux artistes du concours de réfléchir à l'implantation d'une sculpture pour la cour surbaissée près de l'entrée principale, située à l'intersection de la rue Berri et du boulevard De Maisonneuve. La solution de Jean-Pierre Morin pour son arbre d'aluminium a de quoi faire sourire, en raison de son ingéniosité. Bien que l'idée d'un arbre de la connaissance, pour un lieu comme une bibliothèque, flirte avec les lieux communs, la stratégie de Morin est alléchante.

D'une part, comme pour faire émerger sa sculpture du sous-sol auquel l'avaient confinée les organisateurs du concours, Morin a installé son arbre métallique sur un socle légèrement désarticulé, qui a le bonheur de ramener la pièce au niveau de la rue. Sorte de clin d'œil à l'histoire d'un édifice dont l'allure aurait été complètement autre si on avait respecté la vision des architectes du concours initial, ce socle est fait d'acier corten, légèrement oxydé en surface donc, qui rappelle par sa chaleur toute industrielle les teintes qui auraient pu être celles de l'édifice si celui-ci avait été recouvert comme prévu de cuivre. Par ailleurs, la sculpture, elle-même en aluminium clair, donne du relief à l'ennuyeux écran de verre de la façade. En plus, sa manière de se déplier, à l'aide de petits modules identiques répétés, rapproche cet arbre d'autres modèles d'arborescence, entre celui d'un ADN débridé et celui des univers virtuels, autrement plus tortueux.

Vous êtes ici

La pièce de Dominique Blain est un appel à la conscience de soi dans l'espace. À même la vitre de la façade donnant sur la très mal nommée avenue Savoie, une ruelle en fait, Blain a fait transférer

au mur les silhouettes miniatures de dizaines de marcheurs qui viennent souligner la nature des lieux où l'on ne fait que ça, déambuler. L'expression «*Vous êtes ici*», dont les lettres ont été sculptées dans du verre rajouté à même cette vitrine, vient signaler à la fois la contingence du fait d'être présent dans un lieu marqué par son architecture, dans une rue dessinée par les édifices environnant ou, encore, à plus grande échelle, dans la province, qui parle la langue dont s'est servie l'artiste.

À travers ce moyen simple et économique, l'artiste met l'accent autant sur l'ici que sur l'ailleurs où nous ne sommes pas au moment de lire l'énoncé. Détail intéressant, l'artiste a pris en considération le fait que l'entrée de l'édifice est également sa sortie. Au mur, à droite, elle a fait ajouter un large miroir circulaire qui permet de renverser latéralement les mots qui, de l'intérieur, semblent écrits à l'envers. Outre le fait de démultiplier notre image de marcheur dans le lieu, un renvoi aux silhouettes gravées dans la vitre de la fenêtre, Blain dédouble les lieux et fait peut-être référence à ces miroirs de sécurité, positionnés dans les longs corridors articulés par un angle, qui permettent de projeter son regard au loin et de prévenir de l'arrivée d'autres individus.

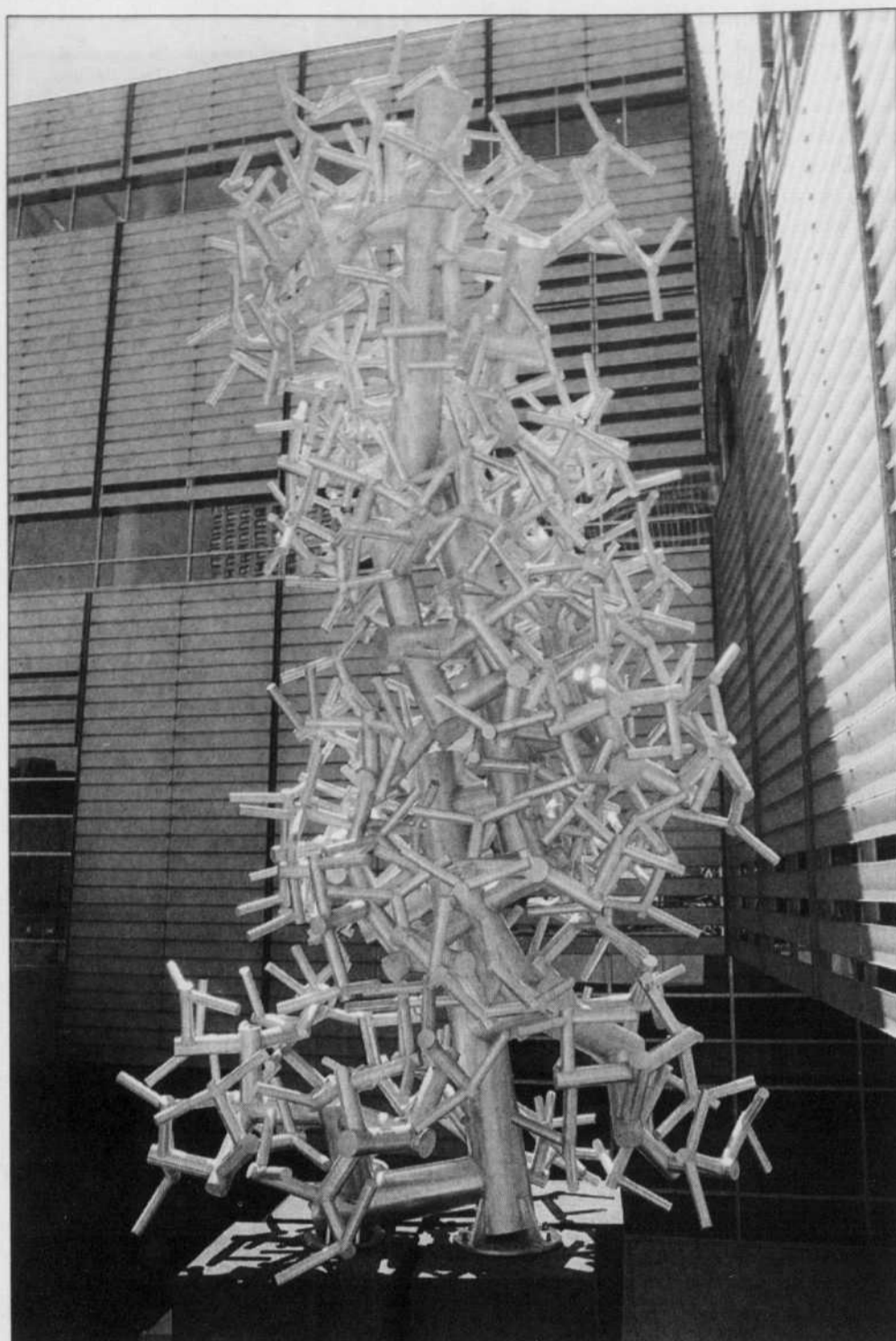
Art et design

Autre œuvre intérieure, la murale lumineuse de Louise Viger traite de parole, de lecture et de silence. Une surface de près de trente mètres de longueur et de deux mètres de hauteur a été investie de tubes de verre, parfois transparents, parfois grisés, qui deviennent conducteurs de lumière. Huit cent cinquante tubes de verre ont été insérés dans des caissons intégrés au mur. Éclairés à partir du centre vers le haut et le bas par des diodes électroluminescentes (LED) trichromes, ces tubes laissent se répandre une onde lumineuse qui rappelle les graphiques des analyses de son. Comme si le corridor était traversé par un courant de matière impalpable, une séquence de 90 secondes s'active et traduit les mouvements d'une onde sonore circulaire bien qu'elle demeure inaudible. Cette séquence sera de plus sujette à changements, selon l'avancée des saisons.

En plus de s'approcher du design, une tendance forte dans l'art contemporain, la pièce résonne de l'esprit de l'endroit. Silencieuse, elle signale sa présence en évoquant le son. De plus, bien qu'elle se retrouve dans un corridor à double sens, elle prend en considération le sens de la lecture, se déployant de gauche à droite. Sorte de sonographe, elle témoigne d'un souffle visuel fort séduisant. Dommage qu'on n'ait pas songé du côté des architectes à diminuer l'intensité de l'éclairage ambiant, bien au-dessus des normes de sécurité, afin de laisser la pièce de Viger déployer davantage ses atouts.

Parc des punks

À l'extérieur, dans le parc adjacent à l'édifice de la BNQ, l'artiste Roger Gaudreau, de Trois-Rivières (né à Rimouski), a signé les deux premières œuvres d'un parc qui en contiendra 29



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Jean-Pierre Morin a installé son arbre métallique sur un socle légèrement désarticulé.

et dont les lots seront remplis au gré d'un concours annuel. L'idée de ce concours est belle, bien qu'elle laisse craindre un capharnaüm, alors qu'aucun fil continu ne laisse croire que le résultat ne sera pas entièrement avalé par la confusion.

La contribution de Gaudreau est une demi-réussite. Son *Jardin de la forêt urbaine*, tout littéral soit-il, amuse à la vue de ces feuillages qui se retrouvent à la base d'arbres inversés dont les troncs rappellent la carrure des gratte-ciel. Ici, les façades (un sujet délicat autour de la BNQ) miment des écorces d'arbre, comme si, à l'inverse de la BNQ justement, les tours se retrouvaient prises dans un écran de bois.

Cette allusion bellement réussie côtoie cependant un malheureux *Jardin punk*, à l'humour aussi flagrant que bête. Quelques pierres posées là ont été *piquées*. Gaudreau dit s'être inspiré de la jungle locale, telle qu'il l'a vue, en 2001, dans les images d'Yves Nantel diffusées par la revue *Art Le Sabord*. Plutôt que de se méfier du caractère hautement caricatural de ces images, l'artiste en a retenu un aspect, le *piercing*, qui n'est pourtant plus, depuis des lunes, l'apanage des seuls punks et qui en est encore moins la principale caractéristique. L'œuvre ne saurait être davantage inappropriée, dépassée et insensée.

Le Devoir

CAROL BERNIER

Hivers de mars

Hommage aux premiers Plasticiens

50^e anniversaire de la publication du Manifeste des Plasticiens

13 avril au 14 mai 2005

GALERIE SIMON BLAIS

520, boul. Saint-Laurent (107-111-113-115-117-119-121-123-125-127-129-131-133-135-137-139-141-143-145-147-149-151-153-155-157-159-161-163-165-167-169-171-173-175-177-179-181-183-185-187-189-191-193-195-197-199-201-203-205-207-209-211-213-215-217-219-221-223-225-227-229-231-233-235-237-239-241-243-245-247-249-251-253-255-257-259-261-263-265-267-269-271-273-275-277-279-281-283-285-287-289-291-293-295-297-299-301-303-305-307-309-311-313-315-317-319-321-323-325-327-329-331-333-335-337-339-341-343-345-347-349-351-353-355-357-359-361-363-365-367-369-371-373-375-377-379-381-383-385-387-389-391-393-395-397-399-401-403-405-407-409-411-413-415-417-419-421-423-425-427-429-431-433-435-437-439-441-443-445-447-449-451-453-455-457-459-461-463-465-467-469-471-473-475-477-479-481-483-485-487-489-491-493-495-497-499-501-503-505-507-509-511-513-515-517-519-521-523-525-527-529-531-533-535-537-539-541-543-545-547-549-551-553-555-557-559-561-563-565-567-569-571-573-575-577-579-581-583-585-587-589-591-593-595-597-599-601-603-605-607-609-611-613-615-617-619-621-623-625-627-629-631-633-635-637-639-641-643-645-647-649-651-653-655-657-659-661-663-665-667-669-671-673-675-677-679-681-683-685-687-689-691-693-695-697-699-701-703-705-707-709-711-713-715-717-719-721-723-725-727-729-731-733-735-737-739-741-743-745-747-749-751-753-755-757-759-761-763-765-767-769-771-773-775-777-779-781-783-785-787-789-791-793-795-797-799-801-803-805-807-809-811-813-815-817-819-821-823-825-827-829-831-833-835-837-839-841-843-845-847-849-851-853-855-857-859-861-863-865-867-869-871-873-875-877-879-881-883-885-887-889-891-893-895-897-899-901-903-905-907-909-911-913-915-917-919-921-923-925-927-929-931-933-935-937-939-941-943-945-947-949-951-953-955-957-959-961-963-965-967-969-971-973-975-977-979-981-983-985-987-989-991-993-995-997-999-1001-1003-1005-1007-1009-1011-1013-1015-1017-1019-1021-1023-1025-1027-1029-1031-1033-1035-1037-1039-1041-1043-1045-1047-1049-1051-1053-1055-1057-1059-1061-1063-1065-1067-1069-1071-1073-1075-1077-1079-1081-1083-1085-1087-1089-1091-1093-1095-1097-1099-1101-1103-1105-1107-1109-1111-1113-1115-1117-1119-1121-1123-1125-1127-1129-1131-1133-1135-1137-1139-1141-1143-1145-1147-1149-1151-1153-1155-1157-1159-1161-1163-1165-1167-1169-1171-1173-1175-1177-1179-1181-1183-1185-1187-1189-1191-1193-1195-1197-1199-1201-1203-1205-1207-1209-1211-1213-1215-1217-1219-1221-1223-1225-1227-1229-1231-1233-1235-1237-1239-1241-1243-1245-1247-1249-1251-1253-1255-1257-1259-1261-1263-1265-1267-1269-1271-1273-1275-1277-1279-1281-1283-1285-1287-1289-1291-1293-1295-1297-1299-1301-1303-1305-1307-1309-1311-1313-1315-1317-1319-1321-1323-1325-1327-1329-1331-1333-1335-1337-1339-1341-1343-1345-1347-1349-1351-1353-1355-1357-1359-1361-1363-1365-1367-1369-1371-1373-1375-1377-1379-1381-1383-1385-1387-1389-1391-1393-1395-1397-1399-1401-1403-1405-1407-1409-1411-1413-1415-1417-1419-1421-1423-1425-1427-1429-1431-1433-1435-1437-1439-1441-1443-1445-1447-1449-1451-1453-1455-1457-1459-1461-1463-1465-1467-1469-1471-1473-1475-1477-1479-1481-1483-1485-1487-1489-1491-1493-1495-1497-1499-1501-1503-1505-1507-1509-1511-1513-1515-1517-1519-1521-1523-1525-1527-1529-1531-1533-1535-1537-1539-1541-1543-1545-1547-1549-1551-1553-1555-1557-1559-1561-1563-1565-1567-1569-1571-1573-1575-1577-1579-1581-1583-1585-1587-1589-1591-1593-1595-1597-1599-1601-1603-1605-1607-1609-1611-1613-1615-1617-1619-1621-1623-1625-1627-1629-1631-1633-1635-1637-1639-1641-1643-1645-1647-1649-1651-1653-1655-1657-1659-1661-1663-1665-1667-1669-1671-1673-1675-1677-1679-1681-1683-1685-1687-1689-1691-1693-1695-1697-1699-1701-1703-1705-1707-1709-1711-1713-1715-1717-1719-1721-1723-1725-1727-1729-1731-1733-1735-1737-1739-1741-1743-1745-1747-1749-1751-1753-1755-1757-1759-1761-1763-1765-1767-1769-1771-1773-1775-1777-1779-1781-1783-1785-1787-1789-1791-1793-1795-1797-1799-1801-1803-1805-1807-1809-1811-1813-1815-1817-1819-1821-1823-1825-1827-1829-1831-1833-1835-1837-1839-1841-1843-1845-1847-1849-1851-1853-1855-1857-1859-1861-1863-1865-1867-1869-1871-1873-1875-1877-1879-1881-1883-1885-1887-1889-1891-1893-1895-1897-1899-1901-1903-1905-1907-1909-1911-1913-1915-1917-1919-1921-1923-1925-1927-1929-1931-1933-1935-1937-1939-1941-1943-1945-1947-1949-1951-1953-1955-1957-1959-1961-1963-1965-1967-1969-1971-1973-1975-1977-1979-1981-1983-1985-1987-1989-1991-1993-1995-1997-1999-2001-2003-2005

13 artistes du collectif de peintres coloristes

Magenta Blues

Très petits et très grands formats

Vernissage: vendredi le 22 avril de 17h à 22h

L'exposition se poursuivra les 23 et 24 avril de 13h à 17h

7595, boul. St-Laurent, espace 201 Montréal, Metro De Castelnau

(514) 278-3136 www.magentablues.ca

RIOPELLE

GRAVURES ORIGINALES 1967 - 1989

du 7 au 24 avril

GALERIE D'ART JEAN-CLAUDE-BERGERON

150, rue St-Patrick, Ottawa, (ON), tel. (613) 562-7836

Exposition du mercredi 6 avril au samedi 7 mai 2005

FERNAND TOUPIN (RCA)

« Dernières œuvres matérialistes »

1990 - 1993

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770

Horaires: mercredi 11h-17h30 jeudi et vendredi 11h-20h samedi 12h-17h

MARC A.J. FORTIER

SCULPTURES ET TABLEAUX

Jusqu'au 1^{er} mai 2005

studio 261
galerie d'art

261, St-Jacques Ouest, Montréal (Québec)

Tél.: (514) 845-0261 - www.studio261.ca

Lire l'image Exposition
bénéfice d'œuvres
d'art de 44 artistes

29 avril au 14 mai 05

Vernissage le 29 avril à 17h
Vente des œuvres dès 19h30

RAYMONDE APRIL CÉLINE B LA TERREUR MATHIEU BEAUSÉJOUR
VALÉRIE BLASS CAROLINE BOILEAU JOANNE BOUCHARD MICHEL
BOULANGER JOSEPH BRANCO MARTHE CARRIER PATRICK COUTU
MICHEL DAGNEAULT ALEXANDRE DAVID MANON DE PALUW MARTIN
DÉSILETS ELAINE DESPINS ANDRÉE-ANNE DUPUIS BOURRET
PHILIPPE GIRARD ADAM HANNAH JOCELYN JEAN SUZANNE JOSS
FRANÇOIS LACASSE ÉRIC LADOUCEUR LAURENT LAMARCHE
PAMELA LANDRY RAYMOND LAVOIE OLIVIER LONGPRÉ HÉLÈNE
LORD ANDRÉ MARTIN MIROSLAV MÉNARD AÏDE MOREAU ADRIAN
NORVID CHRISTIANE PATENAÛDE MONIQUE RÉGIMBALD-ZEIBER
JACKO RESTIKIAN LOUISE ROBERT GENEVIÈVE ROCHER FRANCIS
ROSSIGNOL DENIS ROUSSEAU CARMEN RUSCHENSKY VALÉRIE
SURY ANNIE TREMBLAY LOUISE VIGIER WYKA

Galerie
B-312

372, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 403—
Montréal—(514) 874-9423—
b-312@galerieb-312.qc.ca—www.galerieb-312.qc.ca—
Ouvert—mardi au samedi—12h à 18h

Galerie Gora

ROMEO ZURMÜHLE

DU 19 AVRIL AU 7 MAI 2005

www.gallerygora.com

279 Sherbrooke Ouest

coin Av. du Parc

espace 205 - 514.879.9694

METRO place-des-arts (sortie Bleury)

EXPOSITION

CLAUDE A. SIMARD

DU 25 AVRIL AU 7 MAI

Visitez le site klinkhoff.com pour voir l'exposition



"Le chandail noir", 2005

Acrylique sur toile 12" X 24"

GALERIE WALTER KLINKHOFF INC.

1200, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL TEL. 288-7306 COURRIEL: INFO@KLINKHOFF.COM

60 la vie montréalaise

Cette série, présentée en complément de l'exposition *Les années 60 : Montréal voit grand*, jette un regard critique sur la vie culturelle des Montréalais dans les années 60.



jeudi soir, 19 h, entrée libre

28 avril : Armand Vaillancourt

Dès ses débuts, ce sculpteur transporte l'art dans la rue et se distingue par son engagement social et politique. L'artiste de renommée internationale viendra parler de son parcours dans le milieu culturel montréalais durant cette période.

CCA

Centre Canadien d'Architecture

1920, rue Baile, Montréal ☎ Guy-Concordia 514 939 7026 www.cca.qc.ca

Ouvert du mercredi au dimanche, 10 h à 17 h; le jeudi, 10 h à 21 h.

Montréal



1248, rue Beaudart Ouest
(514) 495-9544
www.theatreoutremont.ca

LA PRISE (THE TAKE) d'Avi Lewis et Naomi Klein
Canada, 2004, 87 min. Documentaire. (G)
Lundi 25 avril 19 h 30

Cinéma

exCentris

HORAIRE 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

Zone de brouillard

OLD BOY

Réalisation: Park Chanwook. Scénario: Hwang Jo-Yoon, Im Joon-Hyung, Park Chanwook. Avec Choi Min-Sik, Yoo Ji-Tae, Gang Hye-Jung. Image: Jung Jung-Hoon. Montage: Kim Sang-Bum. Musique: Shim Hyun-Jung. Corée du Sud, 2003, 120 minutes. (Au Cinéma du Parc en version originale avec s.-t. anglais.)

ANDRÉ LAVOIE

Tout comme Edmond Dantès dans *Le Comte de Monte-Cristo*, Oh Dae-Su (Choi Min-Sik, prodigieux et stupéfiant) passe plus d'une dizaine d'années dans un isolement complet, cultivant une rage bien légitime pour son ravisseur dont il ne connaît pas l'identité, et encore moins les raisons qui l'ont poussé à le punir de la sorte. À sa sortie d'une prison dont la cellule ressemble davantage à une minable chambre d'hôtel, le temps devient tout à coup précieux, la course contre la montre est enclenchée.

Il est bien sûr question de ven-

geance dans *Old Boy*, du cinéaste coréen Park Chanwook, mais au-delà du déploiement d'artifices mis en place pour en réussir l'accomplissement, ce film aux effets foudroyants, à mi-chemin entre la bande dessinée et le drame shakespearien, en interroge les conséquences, les ondes de choc. Et celles-ci sont provoquées par deux êtres en apparence différents mais que le destin va réunir dans le bruit et la fureur, pour se conclure dans une apothéose sanglante orchestrée avec brio (et sadisme) par Park Chanwook, reparti du Festival de Cannes 2004 avec le Grand Prix du jury, présidé par un Quentin Tarantino qui doit déjà s'activer à en piquer quelques bonnes idées de mise en scène.

Et elles sont d'ailleurs nombreuses dans cette méditation pessimiste et outrancière, le cinéaste préférant se cantonner au regard déformé de cet homme d'affaires insouciant transformé en être asocial. Il trouvera un peu de réconfort auprès d'une jeune chef de restaurant, Mido (Gang Hye-Jung), devenant encore plus

précieuse lorsque le puissant et cynique Lee Woo-Jin (Yoo Ji-Tae), son bourreau enfin révélé, ne lui accorde que cinq jours pour connaître les motifs de son châtiement étalé sur 15 ans. Après cela, il tuera Mido, et toutes les femmes qu'Oh Dae-Su aimera par la suite.

Pourquoi tant de haine, et surtout déployée d'une manière aussi perverse que spectaculaire? Tout comme Oh Dae-Su, le spectateur est laissé dans une immense zone de brouillard, devant se contenter de plonger tête première dans ce monde chaotique et refuser d'y appliquer une quelconque grille réaliste. Des fourmis sortent de ses veines, les murs de sa cellule lui servent à s'endurcir et affronter seul 30 fiers à bras ressemble à une simple besogne: d'imbécile heureux et de père irresponsable, Oh Dae-Su est devenu un monstre fabriqué par un démiurge démoniaque, lui-même porteur de lourds secrets au parfum d'inceste. Et à mesure que se mettent en place les pièces de cet étonnant puzzle, ce sujet tabou éclabousse, comme le sang des protagonistes, tous les murs.

La force d'attraction d'un large pan du cinéma asiatique réside dans la liberté des cinéastes à illustrer la violence avec une démesure qu'aucun producteur occidental n'oserait cautionner. Bien sûr, on cède souvent au racolage, mais Park Chanwook succombe rarement à la tentation, optant pour une certaine dérision ou, mieux encore, élevant ces bains de sang au rang de tragédie grecque. Évidemment, si la dégustation d'un calmar vivant, l'arrachage de dents comme mode de torture ou le coupage de la langue en guise d'offrande vous donnent la nausée, *Old Boy* peut ressembler à une forme de torture. Mais ceux qui voudront s'y risquer ne seront pas déçus, voyant dans la démarche de Park Chanwook un courage dont il faudrait s'inspirer davantage.



SOURCE: ALLIANCE VIVAFILM

Avec *Old Boys*, le spectateur doit accepter de plonger tête première dans un monde chaotique.



SOURCE: ALLIANCE VIVAFILM

L'adaptation cinématographique du *Survenant* par Érik Canuel ne forme pas une grande œuvre, mais elle s'avère efficace, tantôt appuyée, tantôt plutôt fine.

S'ouvrir à l'autre

LE SURVENANT

Réalisation: Érik Canuel. Scénario: Diane Cailhier d'après le roman de Germaine Guèvremont. Avec Jean-Nicolas Verreault, Gilles Renaud, Anick Lemay, François Chénier, Catherine Trudeau, Germain Houde, Pierre Collin, Pierrette Robitaille, Patrice Robitaille. Image: Bernard Couture. Musique: Michel Corriveau.

ODILE TREMBLAY

Par-delà l'irritant bulldozer promotionnel précédant la sortie du *Survenant*, il y a un film appelé à connaître sans doute un franc succès, comme *Séraphin* avant lui. L'adaptation cinématographique qu'en offre Érik Canuel n'en devient pas une grande œuvre pour autant, mais elle est efficace, tantôt appuyée, tantôt plus fine, à la distribution inégale mais peuplée de beaux personnages.

La comparaison entre *Le Survenant* et *Séraphin* est quasi inévitable. Les deux films, adaptés de romans québécois du milieu du XX^e siècle, se ressemblent. Même genre d'esthétique plutôt télévisuelle, même accent mis sur l'histoire d'amour. Encore que *Le Survenant* possède de meilleures munitions que *Séraphin*. Ici, le misérabilisme du peuple du terroir est disparu au profit d'une communauté rurale assez à l'aise.

Le roman de Germaine Guèvremont, dont il est issu, est supérieur à celui de Claude-Henri Grignon. La symbolique du *Survenant*, un être qui a vu du pays et détient une sagesse et une culture plus grandes que celles des gens qui l'entourent, possède une portée plus universelle. Or Érik Canuel, tout en sacrifiant certaines scènes et quelques personnages secondaires, est demeuré très proche de l'œuvre littéraire.

L'histoire, située au Chenal du Moine, dans les îles de Sorel, se situe au début du XX^e siècle. Le père Didace (Gilles Renaud), veuf et déçu par la faiblesse de son fils, recueille un étranger errant, le *Survenant* (Jean-Nicolas Verreault), dont personne ne sait rien, qui intriguera la petite communauté de sédentaires, suscitant méfiance et passions. Porteur de valeurs de tolérance, le film possède le mérite de véhiculer un message qui élève l'esprit et invite à l'ouverture à l'autre. Par ailleurs, Érik Canuel a conservé une par-

tie des expressions et de la parlure si poétiques des anciens habitants du Chenal du Moine.

À travers le mouvement des saisons, de beaux paysages s'offrent à la vue. La mise en scène est élégante sans éviter les pièges de la facilité. Après tout, il s'agit d'une production commerciale, qui annonce souvent ses couleurs, mais le rythme est bon. On ne s'ennuie pas.

Ceux qui ont connu l'ancienne télésérie de Radio-Canada tirée du *Survenant* compareront Jean-Nicolas Verreault à Jean Coutu, l'ancien interprète du *Survenant*. Il est vrai que Coutu inspirait davantage le mystère et la profondeur du personnage que Jean-Nicolas Verreault, au profil plus terre-à-terre. Ce dernier, solide et séduisant, apporte au grand-dieu-des-routes une couleur charnelle, une assise, une force tranquille dont les dimensions plus éthérées sont pourtant trop absentes.

Pour l'histoire d'amour devenue ici centrale, Anick Lemay apparaît trop belle dans le rôle assez ingrat de la boiteuse Angelina, que le voyageur élit pour sa différence et son intériorité. Les émotions, surtout à l'heure de leurs tête-à-tête, sont enfoncées par la musique de circonstance. Mais cet amour non consommé garde une part de non-dit. La scène clé de la déclaration d'amour d'une Angelina qui offre tout à celui qu'elle aime dégage une puissance émouvante.

Le duo entre Gilles Renaud en père Didace et Verreault en *Survenant* tient bien la route. Gilles Renaud sait traduire les nuances de son Didace, tiraillé lui-même entre des désirs de liberté qu'il n'a jamais laissé se développer, des déceptions, des deuils, un amour de la terre, le rêve bourru d'une filiation, des besoins d'amour et de complexité et sa passion de la chasse au canard.

François Chénier, en faible et jaloux Amable, le fils aigri du père Didace, s'insère à merveille dans la peau du personnage, tout comme Catherine Trudeau, qui incarne avec finesse sa jeune femme effarouchée, sensible et maladroite, dont le scénario a développé les contours par rapport au roman. Avec ses faiblesses et ses beautés, *Le Survenant* de Canuel touchera sans doute le cœur du grand public, pas trop dépayés dans ses repères, mais quand même invité à regarder au delà.

Le Devoir

Une manga qui fait sourire

KUNG FU HUSTLE

Réalisation et scénario: Stephen Chow. Avec Stephen Chow, Yuen Wah, Leung Siu Lung, Dong Zhi Hua, Chiu Chi Ling, Xing Yu, Chan Kwok K Wan, Lam Tze Chung, Tin Kai Man. Image: Poon Hang Sang. Au Cinéma du Parc.

ODILE TREMBLAY

Quand les films de kung-fu deviennent des satires de films de kung-fu, ça devient rigolo. Quentin Tarantino les avait pastichés à sa manière dans *Kill Bill*, tout en s'en nourrissant. Zhang Yimou, à travers *Hero* et *House of Flying Daggers*, Ang Lee avec *Crouching Tigers, Hidden Dragon*, ont anobli le genre. Hollywood le sert de son côté à toutes les sauces. Voici que le cinéaste et acteur de Hong Kong Stephen Chow (*Shaolin Soccer*) s'en donne à son tour à cœur joie.

Kung Fu Hustle s'offre au spectateur avec un sourire en coin.

Le film est un échantillonnage de toutes les prouesses acrobatiques de cet art martial; des années 70 à nos jours, du style Bruce Lee à celui de Jackie Chang. Prendre au premier degré l'avalanche de combats qui sont la substance de *Kung Fu Hustle* serait une lourde erreur. Ici, les effets spéciaux et les joutes délirantes ont l'air sortis tout droit de jeux vidéo. L'histoire n'est que prétexte à batailles irréelles, avec des couteaux, des flammes, des cris, par en haut, par en bas, au vol, etc. Dans ce monde de comédie, l'humour sanglant domine le jeu.

Le décor, élément fort, nous transporte dans le Hong Kong d'avant Mao, à travers un fascinant caravansérail dont les habitants, régentés par une terrible propriétaire, sont moins inoffensifs qu'il n'y paraît. Quand le jeune Sing (Stephen Chow), avec son gros compère, entend faire régner la terreur

sur cette paisible allée de gueux, des rangs de ces derniers émergent des maîtres de kung-fu.

Le gang de la hache, cruelle organisation criminelle, aura tôt fait de recruter en prison son propre champion, dit «la bête» (Leung Siu Lung), pour affronter le couple de propriétaires (Yuen Wah et Yuen Qiu), puis le jeune héros qui rêve de devenir brigand. Maître contre maître, et contre plus grand maître encore.

Par-delà Stephen Chow, qui comme acteur ne domine pas ici la distribution, c'est la colorée propriétaire de ces logis amalgamés qui frappe par son énergie et sa couleur: Yuen Qiu, actrice sortie de sa trajectoire pour les besoins de la cause. Également dans la peau de «la bête», le vieux Leung Siu Lung au sourire sardonique ressort du lot. Les têtes revolent, les pieds s'écrasent, les couteaux volent, les pétards explosent, les papillons sortent des chrysalides. Même les effets spéciaux ne se prennent pas au sérieux.

Stephen Chow a fait un film de kung-fu rigolo, sans la force de Tarantino ni la beauté des œuvres d'Ang Lee et de Zhang Yimou, mais un côté manga façon Hong Kong qui fait sourire.

Le Devoir



SOURCE: GAUMONT

Stephen Chow livre un film de kung-fu rigolo.

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS

16-17 et 18 juillet

Lucie De Lamermoor

au Glimmerglass Opera
Festival de Cooperstown,
plusieurs visites de musées
au Vermont et dans
l'État de New York.

Prix spécial jusqu'au 5 mai

18 juin

Camille Claudel et Rodin
au Musée du Québec

9 juillet

Festival de Lanaudière...

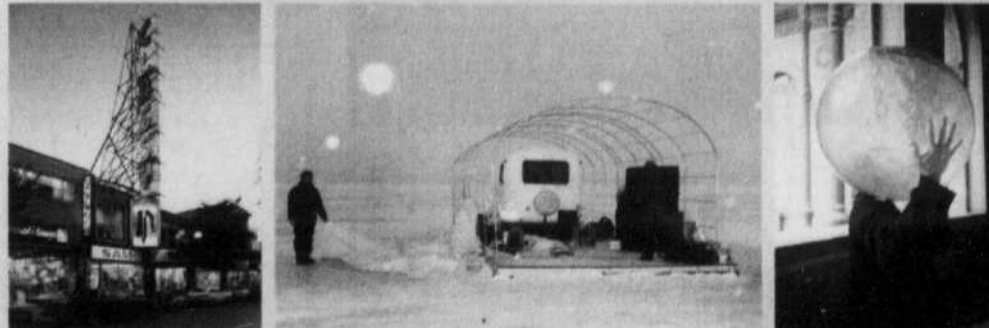
www.lesbeauxdetours.com

(514) 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

> FONDS DOCUMENTAIRE

> PHOTOGRAPHIE QUEBÉCOISE > RECHERCHE > BASE DE DONNÉES



1. Gabor Szilasi, Classy Montréal, tirée de la série LIX - Enseignes lumineuses, 1982, épreuve à développement chromogène. 2. Jean-François Prost, Confrontés électives, 2000, épreuve Lambda. 3. Jana Storbek, Atlas, 2002, épreuve à développement chromogène.

120 ARTISTES / 1000 IMAGES / BIOGRAPHIES D'ARTISTES / TEXTES / PARCOURS VIRTUELS / PROJETS WEB

Découvrez ou revoyez les travaux de plus de 120 artistes québécois de 1950 à aujourd'hui diffusés gratuitement sur le Web. Effectuez des recherches avancées dans une base de données. Consultez des projets particuliers d'artistes et des essais visuels. Bénéficiez d'outils essentiels pour approfondir vos connaissances et votre compréhension des pratiques de l'image au Québec.

WWW.VOXPHOTO.COM

Lancement officiel et mise en ligne le 28 avril à 20 h
Par la même occasion, venez fêter les 20 ans de VOX.

VOX image contemporaine
contemporary image

VOX, centre de l'image contemporaine
1211 boulevard Saint-Laurent Montréal, (QC) H2X 2S6
Infos : (514) 390-0382 vox@voxphoto.com



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

Canada

★ CINÉMA ★
SEMAINE DU 23 AU 29 AVRIL 2005

Les NOUVEAUTÉS et le
CINÉMA en résumé, pages

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ 4 à 6

La liste complète des FILMS, des
SALLES et des HORAIRES, pages

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ 7 à 14

dans L'AGENDA culturel

Cinéma

Tony Gatlif

L'éternel attrait de la route

Lauréat du Prix du jury au dernier Festival de Cannes, le film *Exils*, road-movie initiatique aux accents magiques, prendra l'affiche vendredi prochain à Montréal.

ODILE TREMBLAY

Le gitan français Tony Gatlif est loin d'être un inconnu chez nous. Depuis *Latcho Drom* en 1993, qui remontait le cours de la musique tzigane de pays en pays, son cinéma nous est familier, et sa tête de tzigane s'est posée souvent ici. On le suit à travers des films en mouvement: *Mondo*, *Gadjo Dilo*, où la musique joue un rôle prépondérant et où l'errance gitane a toujours droit de cité.

Il est né en Algérie avant de vivre plus tard, en France, l'existence des jeunes de la rue. Grâce à un coup de pouce de Michel Simon, Tony Gatlif a suivi un cours d'art dramatique qui l'a conduit au cinéma.

Je l'ai rencontré à Paris au début de l'année, encore propulsé par le laurier cannois qui lui a ouvert des portes, auprès du grand public surtout. Depuis longtemps, ses films sont présentés à l'étranger, mais cette fois, la machine à diffusion est mieux huilée: 320 000 entrées en France et une distribution internationale assurée.

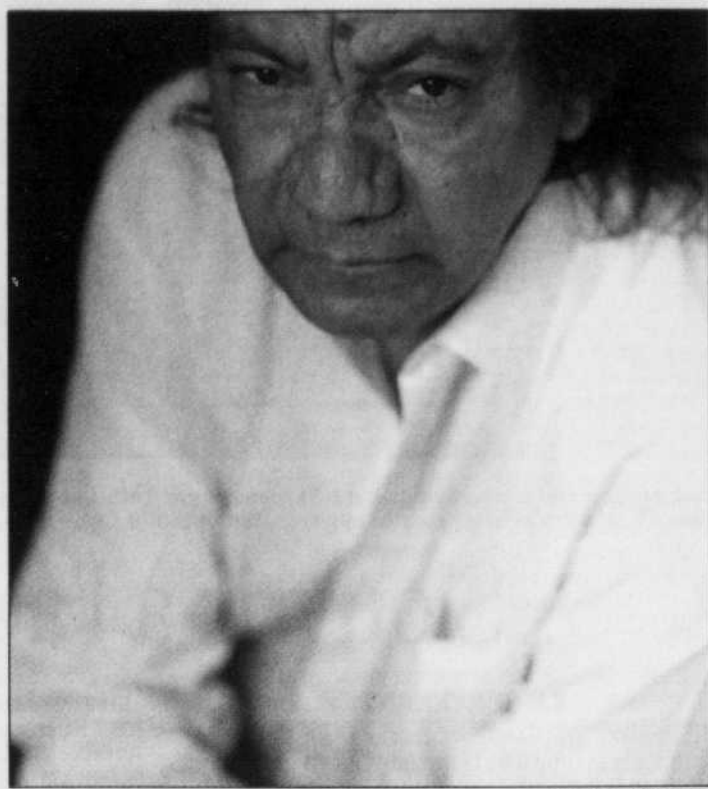
Après avoir abordé la question gitane sous toutes ses coutures dans son cinéma, Tony Gatlif précise avoir eu envie de changer de thème. Mais en change-t-on jamais vraiment?

Exils est encore un road-movie, mais celui d'un jeune couple. Elle est d'origine algérienne arabe, lui, fils de pied noir. Ni l'un ni l'autre n'ont connu l'Algérie de leurs parents. Naïma (Lubna Azabal) et Zano (Romain Duris) traverseront la France, l'Espagne et le nord du Maroc, avec rencontres au menu, pour atteindre la patrie inconnue.

«Je suis né sur la route, dit-il, comme les oiseaux migrants. Et les histoires que je raconte se passent sur la route. Il est impossible pour moi d'enfermer des êtres entre quatre murs.»

Il y a 43 ans, Tony Gatlif a quitté son Algérie natale, sans la revoir depuis. *«Je n'étais pas tenté. La politique, là bas...»* Le film fut un pèlerinage personnel, au-delà de son scénario, qu'il a désiré ouvert aux surprises, aux accidents de parcours. *«Il y a des aménagements. On pouvait entrer la vie dedans. Des clandestins du Maghreb qui campent à Almería en espérant gagner l'Europe se sont insérés dans le film.»*

Romain Duris est un habitué



Le cinéaste Tony Gatlif n'était pas retourné dans son Algérie natale depuis 43 ans.

du cinéma de Gatlif. Il avait incarné les héros de *Gadjo Dilo* et de *Je suis né d'une cigogne*. Mais Lubna Azabal fut une découverte pour le cinéaste. C'est à son personnage qu'il fera porter le poids de la souffrance non guérie. *«Ce film porte les cicatrices de l'enfance perdue. J'en suis couvert moi-même.»*

Il a coécrit aussi la musique, puis collé la caméra aux corps en mouvement qui parlaient par la peau, se rapprochant, s'éloignant, cherchant de nouvelles étreintes, se mariant aussi avec la route, le paysage, la musique des endroits traversés, comme le flamenco à Séville. Sept mille kilomètres en train, à pied, en voiture, en bateau. Et voilà!

L'Algérie lui est entrée dedans, comme en ses personnages. *«J'y ai trouvé des jeunes extraordinaires, qui ont de l'or entre les mains et ne savent pas quoi en faire.»*

Le scène la plus forte d'*Exils*, un long plan-séquence de onze minutes, se déroule à Alger alors que des gens entrent en transe lors d'une cérémonie soufi, au cours de laquelle la jeune femme se libérera des blessures de son enfance. *«Je voulais filmer une vraie transe, explique le cinéaste, et j'ai dit à mes acteurs: ne dansez que si vous êtes habités.»*

Avec des musiciens soufis, il a composé la trame de ce qui allait porter cette scène à son apogée. *«Une seule prise, une seule caméra,*

avec les musiciens au centre de la pièce, et 60 personnages.» C'était gagné.

Le prochain film de Tony Gatlif se déroulera dans la Transylvanie des migrants. *«On retrouve 500 000 sans-abri là-bas. Des gitans, surtout.»* Musique et sorcellerie hanteront ses images qui prendront la route, bien sûr.

Le Devoir

Un amour qui ne veut pas mourir

THE BALLAD OF JACK AND ROSE

Réalisation et scénario: Rebecca Miller. Avec Daniel Day-Lewis, Camilla Belle, Catherine Keener, Paul Dano, Ryan McDonald. Image: Ellen Kuras. Montage: Sabine Hoffman. Musique: Michael Rohatyn. États-Unis, 2005, 112 min.

ANDRÉ LAVOIE

Ils habitent sur une île de la côte est américaine et on pourrait croire qu'ils sont seuls au monde, prenant soin d'un vaste jardin, recueillant des algues comme engrais et utilisant de petites éoliennes comme source d'énergie. À la manière dont ils se regardent, à leur façon nonchalante de se réfugier sur le divan, leurs habitudes semblent celles d'un vieux couple complice. Rose (Camilla Belle) n'a pourtant que 16 ans, fille de Jack (Daniel Day-Lewis), un ex-hippie ayant fait le choix de rester dans cette commune désertée des autres idéalistes qui la peuplaient jadis. En 1986, au cœur d'une décennie où l'on s'appliquait à détruire les mythes du *flower power*, Jack et Rose sont à la croisée des chemins.

Rien n'est véritablement limpide dans *The Ballad of Jack and Rose*, de Rebecca Miller (*Personal Velocity*), pas même les opinions politiques. Jack n'hésite pourtant pas à sortir son fusil de chasse pour effrayer les ouvriers construisant un développement domiciliaire, un lieu où chaque maison, hideoise à ses yeux, *«keep the tv dry»*. Se sachant malade, et voyant sa fille projeter sur lui tous ses désirs — son attachement est si intense qu'elle

fait la promesse solennelle de le suivre dans la mort —, il ne trouve rien de mieux que d'inviter Kathleen (Catherine Keener), sa maîtresse depuis quelques mois, et ses deux fils à s'établir dans leur coin de paradis. Pour Rose, ignorant d'abord tout de cette curieuse «expérience», selon les mots de Jack, c'est l'équivalent d'une déclaration de guerre.

À travers cette lutte des sentiments se dévoilent ces personnages mélancoliques croyant recréer un paradis terrestre; la présence de serpents, dont un bien réel et destiné à chasser l'intruse, les forcera à prendre la fuite, d'une façon parfois brutale, voire tragique. Rose, à l'image de la Manon des *Bons Débaras* de Francis Mankiewicz, est prête à tout, jusqu'au meurtre, pour conserver intacte cette relation fusionnelle avec un père dont les idéaux, et les plans mesquins, se brisent les uns après les autres.

Sagit-il véritablement d'une relation incestueuse? Rebecca Miller a le chic de laisser planer un doute, suggérant même que leurs épanchements amoureux ne seraient qu'un mauvais rêve de Jack, après une nuit passée à squatter une mai-

son modèle, question d'emmerder le promoteur (Beau Bridges), qu'il qualifiera plus tard de «good guy». À ce dilemme moral s'en ajoutent d'autres, tout aussi complexes et finement décrits par le cinéaste, exposant le paradoxe d'un homme idéaliste et vertueux mais toujours prompt à sortir son chèque pour acheter la présence des autres, ou retrouver son indépendance.

C'est par amour pour sa compagne Rebecca Miller que Daniel Day-Lewis a accepté de revenir devant la caméra, le faisant avec son intensité coutumière, s'infligeant un régime minceur qui lui donne cette allure malade et inquiétante, ce regard creux et désespéré. Devant une telle figure charismatique — d'autres préféreront le qualificatif christique... —, la jeune Camilla Belle ne réussit pas à imposer la violence contenue de son personnage.

Il en va autrement de Catherine Keener, dont chaque présence à l'écran amène sa part de surprises et de petits bonheurs, capable de tant de nuances que l'on ne sait trop si son personnage agit par amour ou par opportunisme. La cinéaste refuse de trancher, et c'est tout à son honneur.

Daniel Day-Lewis a accepté de revenir devant la caméra avec son intensité coutumière

VUES D'AFRIQUE Du 14 au 24 AVRIL

LES 21^{es} JOURNÉES DU CINÉMA AFRICAÏN ET CRÉOLE

LONGS MÉTRAGES DE FICTION / CINÉMA BEAUBIEN

BURKINA FASO • SOFIA • Boubakar Diallo
Sofia se dispute avec son ami qui l'abandonne sur le bord de la route en pleine brousse. En faisant de l'auto-stop, elle tombe sur un sympathique compagnon de voyage musicien qui monte en ville pour tenter sa chance. 23 avril • 21h (salle 1)

ÉGYPTE • HOB EL BANAT (WOMEN'S LOVE) • Khaled El Hagar
Nada, Ghada et Rou'ia sont trois sœurs de même père mais de mères différentes. À la mort de leur riche père, elles se voient obligées, pour toucher l'héritage, de vivre ensemble pendant un an. Une comédie psychologique à la Woody Allen. 23 avril • 20h30 (Salle 2)

DOCUMENTAIRES / CINÉMA BEAUBIEN

FRANCE • ALGÉRIE PAUVRE À MILLIARDS • Thierry Leclère
Dix ans de guerre effroyable ont détruit l'Algérie au plus profond, sauf les champs de pétrole et de gaz, représentant 98% des recettes des exportations. Comment expliquer ce paradoxe qui fait qu'un pays potentiellement si riche a une population qui vit si pauvrement. 23 avril • 18h (Salle 1) - Suivi d'un débat

SENEGAL/FRANCE • POURQUOI? • Sokhna Amar
Court métrage retraçant l'histoire d'une jeune fille violée à l'âge de 18 ans et qui a gardé son secret avant de se confier à sa meilleure amie, la réalisatrice du film.

BELGIQUE • VIOLS SUR ORDONNANCE • Myriam Lanotte
Myriam Lanotte a recueilli des témoignages de femmes de tout âge, violées à l'est du Congo. Pourquoi assiste-t-on dans cette région du monde à des comportements aussi déshumanisés? Comment y mettre fin? Justice sera-t-elle rendue un jour?

CAMEROUN • UN AMOUR PENDANT LA GUERRE • Oswald Lawat-Hallade
Six ans après le déclenchement de la guerre au Congo-Kinshasa, Aziza retrouve son mari et leurs 4 enfants. Essayer de reconstruire une vie de famille trop d'années ont passé et surtout trop de souvenirs douloureux les éloignent l'un de l'autre. 23 avril • 15h30 (salle 3)

www.vuesdafrique.org Info-festival : (514) 990-3201

RICHARD GRANDPIERRE et STÉPHANE PARTHENAY présentent

MASSAÏ
LES GUERRIERS DE LA PLUIE

UN FILM DE PASCAL PLISSON

À L'AFFICHE LE 29 AVRIL

«LION DU FUTUR - VENISE 2004»

«...un premier long métrage magnifique.» - Le Devoir

«... Cazale et Majd donnent de magistrales performances qui contribuent à faire un grand film du Grand Voyage.» - Le Journal de Montréal

«... c'est avant tout un père et un fils qui se découvrent, et qui apprennent enfin à se respecter en cessant de vouloir se changer.» - La Presse

«Dès les premières minutes, on est rivé, surpris souvent, chaviré parfois.» - Ici Montréal

LE GRAND VOYAGE
un film de Ismaël Ferroukhi

avec Nicolas Cazale - Mohamed Majd

version originale avec sous-titres français

EX-CENTRIS

Ver., sam., dim., lun., mar., mer.: 12h00 - 17h05 - 19h10 - 21h10
Jeu.: 12h00 - 17h05 - 21h10

UNE ANNÉE À L'ÉCOLE!

DEUX FILMS AUSSI PERCUTANTS QUE DIFFÉRENTS
TOURNÉS RESPECTIVEMENT
À L'ÉCOLE SECONDAIRE PIERRE-DUPUY
ET À L'ÉCOLE SECONDAIRE SAINT-HENRI.

L'école, un compte pour tous.

538x la vie

HISTOIRE d'être humain
Un film de Doris Dore

EN PRIMEUR DÈS LE 24 AVRIL!

Cinéma Beaubien

www.cinéma-beaubien.com

NFB

« Un bon divertissement, pas bête du tout. » - Le Journal de Montréal

« Un divertissement honnête, plein d'allant et de couleur. » - MONTREAL DUMONT

« Un film exceptionnel! » - Le 4

« Un film remarquable! » - Cinéma Beaubien

podium

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN | MONTRÉAL | CARRÉ OUEST | BOULEVARD | BOUCHERIE | GAYNÉAU | LACHENAPE | ELVIS | STE-ADÈLE

UN FILM REUNI A TOUS LES ÉLÉMENTS DE LA VIE

LES ÉTRANGERS

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN | MONTRÉAL | CARRÉ OUEST | BOULEVARD | BOUCHERIE | GAYNÉAU | LACHENAPE | ELVIS | STE-ADÈLE

Brodeuses

PARISIEN

Ver. - Jeu.: 13h10 - 15h15 - 17h10 - 19h10 - 21h10